Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/ladalmatieprez00prez

U.O.E.
24/4/79

LA DALMATIE

Je ne crois pas que la Dalmatie puisse désormais devenir une dépendance de l'Italie... Sa destinée veut qu'elle soit, pour l'avenir, amie et non pas sujette de l'Italie.

NICOLO TOMMASEO, 1861.

Pour des raisons ethniques, politiques et commerciales, l'Istrie nous appartient; elle est nécessaire à l'Italie, tout comme les ports de la Dalmatie sont nécessaires aux Slaves du Sud.

GIUSEPPE MAZZINI, 1866.

HG
P9447d

GIUSEPPE PREZZOLINI

LA DALMATIE

Traduit de l'italien

par

LJUBO RADIĆ

Docteur en droit.

153587
11/12/19

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1917

AVANT-PROPOS

L'auteur de ce petit livre sur la Dalmatie[1] *est un Italien et des meilleurs.*

Né le 27 janvier 1882 à Pérouse, indépendant de tout parti, mais pourvu d'un instinct et d'une culture politiques très remarquables, M. Prezzolini, dans cet ouvrage et dans l'organe La Voce *de Florence, qu'il a fondé, livre franchement bataille aux ennemis intérieurs de l'Italie, comme il a combattu, en volontaire, sur le front de l'Isonzo, les seuls ennemis de l'Italie à l'étranger — les Allemands.*

Son mérite principal est d'avoir indiqué aux Italiens tout l'illogisme et les conséquences nécessaires et dangereuses des aspirations farouches et aveugles de ces nationalistes *outranciers qui rêvent de la* réintégration nationale *de l'Adriatique par la conquête de* provinces non nationales. *Il leur a montré les*

1. Paru en juin 1915 à Florence (Librairie de *la Voce*), après l'entrée en guerre de l'Italie.

débuts de ce nationalisme conquérant qu'on est convenu d'appeler plutôt impérialisme. Voici comment il conclut son petit ouvrage — fruit d'une étude assidue, faite exclusivement sur la base de livres traitant ce sujet, — publié d'abord sous le titre de Lectures sur la Dalmatie : « L'occupation de la Dalmatie est un acte d'impérialisme et ne peut pas être le but d'une guerre nationale. »

M. Prezzolini a le langage prenant des idées généreuses. On y respire un air de fraîcheur, de jeunesse, de probité sans apprêt et sans arrière-pensée; la clarté jaillit tout naturellement de la vérité et d'une stricte logique, appuyée comme elle est sur les faits et les documents. Cette monographie pourtant est plus qu'une étude sociologique soignée : remarquable surtout pour son effort synthétique dans le sens d'une évolution et d'une dynamique sociale, elle est une œuvre politique, une action. Au point de vue spécialement italien, c'est une action patriotique.

Une partie insignifiante seulement de cet ouvrage, cataloguant d'une manière incomplète, en appendice, les artistes et les littérateurs serbo-croates de la Dalmatie d'aujourd'hui, a été, avec l'autorisation de l'auteur, omise dans la traduction.

Nous, insulaires de la Dalmatie, Serbo-Croates de langue et de volonté, qui, selon M. Prezzolini, éventuellement il est vrai, pourrions être rattachés « pour des raisons stratégiques » au char vainqueur de la troisième Rome, nous ne sommes guère d'accord avec lui sur ce point de même que sur quelques autres, *mais il nous est impossible de ne pas reconnaître en lui un*

« chercheur de vérité et de justice ». Celui qui s'est engagé dans cette voie, ne la quittera pas pour des questions de détail. Et comme notre question n'est qu'une question de justice, nous ne désirons avoir pour juges et pour arbitres que des hommes de bonne foi. Nous saluons donc avec joie cet Italien et ces frères en idées et en sentiments, qui sont convaincus comme nous de la nécessité d'établir l'amitié la plus sincère entre la nation italienne et le peuple serbe dans la jeune Europe de demain, fondée non plus sur la force, mais sur la justice.

Le traducteur.

La domination vénitienne

On soutient généralement que le gouvernement vénitien a raffermi le caractère italien de la Dalmatie. Les monuments et les mœurs qu'il y laissa, le vif souvenir qui s'est maintenu pendant de longues années après sa chute, le regret des populations dalmates à ce moment, — tout cela a été présenté comme une preuve ou comme des éléments du droit historique de l'Italie sur cette contrée. Venise y aurait introduit la civilisation et cette civilisation s'identifierait toujours avec la langue et la pensée italiennes, le reste ne serait à peu près que barbarie. [1]

Mais un regard même fugitif jeté sur l'histoire de la Dalmatie et de Venise suffit à modifier, et même à renverser en quelque sorte ce jugement superficiel. Celui qui aurait voyagé en Dalmatie, à la manière de nombre de touristes qui ne font que descendre du bateau pour jeter un coup d'œil dans trois ou quatre petites villes, où ils ont des amis italiens leur servant de cicérones, pourrait de bonne foi accepter la version courante : mais celui qui, par contre, a lu l'histoire du pays, même sans le visiter, ressentira à ce récit des doutes.

En vérité, les villes de la côte, malgré toutes les invasions des Barbares, ont conservé le caractère latin de la Dalmatie romaine, jusqu'à la fin du moyen âge, et il s'y développa des germes d'une vie néolatine originale, comme le prouverait l'existence d'un dialecte, à présent éteint, qui venait tout droit du latin et parallèle à l'italien, au roumain, au portugais, à

1. *La Dalmazia*. Collaboration de plusieurs auteurs, *passim*, 1915 ; T. Sillani : *Lembi di Patria* 1915.

Le pénétrant Gayda tombe dans la même erreur. Il dit : « Le Slave, synonyme de paysan, s'était retiré lentement, sous la République de la Sérénissime, dans les champs de l'intérieur... Il n'y a pas trace de Slave dans les villes ». — *Gli italian d'oltre confine*, 1914, p. 260.

l'espagnol et au français [1]. Cependant on doit admettre que l'occupation vénitienne, au lieu de la raviver, a même étouffé, avec la vie autonome des villes, cette latinité, la laissant atteinte et subjuguée par la poussée slave qui traverse les canaux, aborde les îles et inonde même les villes.

Imprécision du terme « Domination vénitienne »

Tout d'abord, l'indécision de l'expression : « domination vénitienne » nous fait oublier sa superficialité et son étroitesse réelles.

L'histoire de la domination vénitienne en Dalmatie peut se diviser assez nettement en deux périodes : la première, de l'an 1000 à 1420 environ ; la seconde, de 1420 à 1797. La première est caractérisée par son instabilité et par l'incertitude de ses limites, ainsi que par l'autonomie presque complète des villes dalmates, même quand celles-ci lui sont nominalement sujettes ; la seconde, par une unité de domination plus rigoureuse et surtout par l'entrée des Turcs dans l'histoire dalmate [2].

Depuis l'an 1000 jusqu'à 1420, Venise essava de conquérir la côte de la Dalmatie, sans pourtant y parvenir complètement. C'est plutôt l'histoire de tentatives d'assujettissement que celle d'une domination effective. C'est une histoire de guerres, de victoires et de défaites, de sièges, de luttes et de transactions avec les rois de Hongrie et d'Anjou : mais surtout de rébellions des villes dalmates et en particulier de Zara. Zara est prise, perdue, reprise, et elle se rebelle avec autant d'ardeur que Venise en déploie pour s'en emparer, cette dernière n'hésitant pas à diriger contre cette ville chrétienne les armes de la quatrième croisade [3].

1. Matteo Bartoli : *Die dalmatinisch-altromanischen Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der apennino-balkanischen Romania*, 1906.

Jireček Constantin : *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, 1901.

2. Romanin : *Storia documentata di Venezia*, 1914. Vol. IV, p. 86. « Les conditions de la Dalmatie du moyen âge ne peuvent pas être considérées avec des idées modernes de centralisme et de simplification gouvernementale ; presque toutes les îles et toutes les communautés avaient leur propre gouvernement, leur propre statut, une espèce d'autonomie qu'elles ont conservée pendant la première période de la domination vénitienne, mais qui leur fut peu à peu retirée, et finalement presque entièrement ôtée pendant la seconde période de cette domination. »

3. Kretschmayer : *Geschichte von Venedig*, 1905, p. 139-140.

Cent ans après Pietro Orseolo, la suprématie de Venise en Dalmatie était plus

Que veut Venise ? Peut-être cherche-t-elle à élargir la latinité ? Pas du tout, Venise ne cherche qu'à fermer aux autres villes de l'Adriatique la navigation et le commerce libre sur cette mer. Elle veut monopoliser tout le trafic. Elle ne procède pas avec Zara, Spalato, Traù, autrement qu'elle ne procède avec Trieste, et tout comme Trieste cherche protection chez les ducs d'Autriche, seigneurs de son hinterland [1], Zara cherche la protection des rois de Hongrie, seigneurs de son propre hinterland. C'est la lutte entre les seigneurs du continent et les monopolisateurs des routes de trafic. C'est la lutte pour les débouchés sur la mer, qui se répète encore aujourd'hui pour ces mêmes localités et pour d'autres ports.

Le facteur stratégique

Au facteur économique s'ajoute le facteur stratégique, qui se montre bientôt dans toute sa force et qui prend plus d'importance de siècle en siècle, des Narentains aux Uscocs. Ceux-ci exploitent la côte très sinueuse, les monts très boisés, et s'adjoignent les populations d'audacieux marins, gens hardis dans les guerres de guet-apens, de course, de rapine. Leurs derniers exploits se prolongent jusqu'en 1600. Venise veut occuper la Dalmatie afin d'en tirer du bois pour ses navires et des matelots pour sa flotte. Elle n'y va pas chercher de gros tributs, ni des stations de commerce, ni des terres d'exploitation ou de colonisation. Elle traite la Dalmatie d'une autre manière que Constantinople et l'Egypte. Elle y dépensera, après qu'elle l'aura occupée, les milliers de ducats de revenu que lui donnent les riches villes du continent italien et elle se contentera d'avoir, en échange, du bois, des soldats et un pays qui ne se développe guère [2]. La prospérité

douteuse et la situation générale du pays plus incertaine que jamais auparavant. Par cette expédition maritime, Venise n'avait pas pu faire de la Dalmatie une province d'empire ; c'est à peine si elle avait réussi en Istrie. En Dalmatie, elle n'avait pu que mettre le pied, s'y créer avec difficulté quelques écnelles, qu'elle dut défendre et reconquérir à grand'peine dans les siècles suivants. L'expédition de l'an mil n'eut d'autres effets, pour la position de Venise dans l'Adriatique, que la création de quelques stations de commerce.

1. A. Vivante, *Irredentismo adriatico*, 1911.

2. H. Kretchmayer : *Dalmatien und das Oesterreichische Küstenland*, 1911 : « Ces terres n'étaient jamais une grande source de revenus; surtout depuis qu'une exploitation forestière insensée, quoique exagérée par la légende, avait déboisé le pays. Ces îles

de Venise dépendait de l'impuissance économique de la Dalmatie et historiquement la domination vénitienne ne pouvait représenter et ne représentera pas autre chose qu'un lent étouffement du pays. Venise laisse la Dalmatie dans les conditions où elle l'avait trouvée. Là où il y avait la possibilité d'autres Raguse, d'autres Amalfi, d'autres Pise, elle créa de simples « possessions », où l'italianité fut moins forte que si elle y eût joui d'une croissance autonome.

Ses Limites

Dans ses tentatives de s'emparer de ce qui l'intéressait le plus en Dalmatie, c'est-à-dire des ports rivaux, Venise n'eut d'abord qu'une souveraineté très indécise sur les petites villes de la côte, espèce de « comptoirs »[1], enveloppés de territoires sujets des vassaux des rois de Hongrie ou des bans de la Croatie. Ensuite cette souveraineté s'étendit, avec interruptions et incertitudes, à une bande de littoral, jusqu'à la Narenta, qui ne dépassait pas cinq kilomètres du bord de la mer. Cette possession est si peu définie que c'est seulement en 1635 qu'on peut la fixer par la « ligne Nani », dont l'examen, à l'aide des cartes de Lago et de Pisani[2], ne laisse pas que de nous étonner par son étroitesse.

Venise n'aurait jamais songé à l'intérieur de la Dalmatie, si les néces-

dalmates avec leur élevage et leur viticulture limités, ces villes au pied des montagnes, ne pouvaient se suffire avec le seul froment du pays. Elles étaient nécessairement passives. Il fallait importer à Spalato et à Cattaro la moitié de la consommation annuelle de froment, à Curzola même les deux tiers. En temps de paix on envoie à Zara 8.000, à Cattaro 4.000 ducats, sommes qu'on retirait des impôts des riches territoires du Continent italien, à la conquête duquel Venise ne se décide, après maintes hésitations, que pour des raisons spéciales. Sans le continent italien, Venise n'aurait pu conserver économiquement sa possession adriatique. Non, la valeur effective de ces terres pour Venise n'était pas dans les ressources économiques qu'elles lui fournissaient. Elles n'étaient que des points d'appui militaires nécessaires, surtout la Dalmatie, la province navale de la République ».

Relation rédigée par nous: Michiel et Gaspare Erizzo, ex-syndics en Dalmatie depuis l'an 1569. (*Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, vol. XI, page 112, sq ; on y lit que les dépenses arrivaient à une somme de 23.977 ducats et les recettes à 5.865 ducats, avec une perte de 18.112 ducats).

1. P. Pisani les définit ainsi dans son magnifique travail : *La Dalmatie de 1797 à 1815* (1893).

2. Valentino Lago : *Memorie sulla Dalmazia*, 1869, Vol. I. Il dit, en outre, dans

sités stratégiques de la guerre contre les Turcs ne l'y avaient contrainte. Ceux-ci, venant de la Bosnie et de l'Herzégovine, avaient occupé la Dalmatie jusqu'à peu de distance des villes. Il faut arriver aux guerres qui eurent lieu entre 1647 et 1699, terminées par le traité de Karlovitz pour voir Venise pénétrer dans l'intérieur de la Dalmatie et occuper les forteresses et les centres de Knin, Klissa, Verlicca, Sinj. Par ce traité, elle obtient ce qui fut appelé « la nouvelle acquisition », c'est-à-dire la ligne de Mocenigo, qui n'arrive cependant pas aux Alpes Dinariques. Elle n'arrive jusqu'à ces dernières, et pas même complètement, que par le traité de Passarowitz, par la « toute dernière acquisition » de 1719, marquée par la ligne Grimani [1].

L'intérieur de la Dalmatie, et sous ce nom on doit entendre toute la Dalmatie, sauf les îles et les villes de la côte, n'est resté sous l'occupation « militaire » vénitienne que de 1711 à 1797, c'est-à-dire à l'époque où Venise avait le moins de force d'expansion.

Caractère de la Domination vénitienne

Ceux qui ont voulu voir en Venise « un pionnier de la latinité »[2] conscient de sa tâche, ont commis un anachronisme semblable à celui de nos patriotes de la Renaissance politique, qui citaient Dante parmi les précurseurs de l'unité nationale, presque comme un affilié aux carbonari. Il faut se garder d'attribuer à d'autres temps des passions et des conceptions qui nous sont propres. La République de Venise a ignoré l'italianité, et ce n'est pas lui faire injure que de ne pas lui attribuer ce dont personne ne se doutait alors. Elle s'occupait si peu du facteur national et de la langue parlée en Dalmatie et en Istrie que, lorsque ces terres furent dévastées par les

le troisième volume, à la page 92, en décrivant la ligne Nani : « Cette ligne se trouve partout le long de la côte, en commençant de Starigrad à la rive nord du canal de Castelvenier, jusqu'à Budua ; elle est formée, en certains endroits, par la ligne de visée entre les montagnes les plus approchées de la mer, et en d'autres, par la distance conventionnelle d'une heure de chemin, qui correspond à la portée ordinaire d'un canon. »

1. Outre les auteurs cités plus haut, voir Freschot : *Memorie storiche e geografiche della Dalmazia*, 1687.

2. G. Caprin : *L'ora di Trieste*, 1915, et d'innombrables autres auteurs.

guerres et par les épidémies, elle y transporta des populations croates, grecques, albanaises, monténégrines. Ainsi fut implanté Borgo Erizzo, bourgade à quelques kilomètres de Zara, colonie albanaise, fondée par Venise, qui ne s'inspirait certainement pas de la tradition romaine. Clissa fut repeuplée en 1699 par des Candiotes, après que cette île fut prise par les Turcs; Zavojane, en 1690, par des Croates de Blato; Starigrad, en 1672, par des Croates de Sveti Jure, Tribagne, en 1705, et Seline [1], en 1719, par des éléments analogues. En ce temps-là, c'est ainsi qu'on résolvait le problème de la repopulation: non pas par des mesures contre la malaria, par la culture des terres délaissées, par la sécurité publique des voies de communication, par l'hygiène, mais par l'importation de gens, quels qu'ils fussent. Le lien social était féodal et non national; la relation qui en dérivait était celle de patron à serf et non pas d'État à citoyen.

Mais il ne suffit pas de dire que Venise ignora la tâche d'italianité qu'on lui attribue. Il faut ajouter que sa prospérité dépendait de la ruine de l'italianité dalmate. Il faut dire que l'italianité que nous trouvons encore en Dalmatie s'y est développée non pas grâce à Venise, mais malgré elle, et qu'elle s'y serait étendue plus sensiblement sans l'intervention vénitienne. Car le rayonnement d'italianité dans l'Adriatique et dans le Levant ne fut pas un mérite des gouvernements politiques (qui furent vénitiens, lombards, papaux et non pas italiens), mais de la grande civilisation italienne des Communes et de la Renaissance. Il suffit de l'exemple de Raguse, qui fut toujours indépendante de Venise, Raguse république dalmate, slave, tributaire plutôt du sultan que du doge : eh bien! la culture italienne eut en elle un développement et une vigueur plus forte que dans les villes dalmates sujettes de Venise [2]. Si Spalato, si Zara n'avaient pas été étouffées par la jalousie de Venise, comme fut étouffée Trieste jusqu'au XIXe siècle, ces villes se seraient développées en richesse et en population, par conséquent en culture italienne. Mais tandis que Raguse s'enrichissait énormément par son commerce du Levant et des Antilles, en restant une porte ouverte à l'hinterland slave, et renaissait plus splendide encore des ruines où elle fut réduite deux fois par des tremblements de terre, les villes de la Dalmatie végétaient misérablement et ne comptaient toutes ensemble, en 1796, au moment de la chute de la

1. V. Lago, o. c.

2. F. Jirecek Constantin. *Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters*, 1889.

République vénitienne, pas plus de vingt-cinq mille âmes, entourées d'un pays pauvre, en proie à la malaria, barbare, sans routes, sans écoles, sans tribunaux.

Mais voyez si Venise ne fut pas plutôt le plus grand ennemi de la culture italienne en Dalmatie! Elle n'y souffrait pas d'imprimeries, et on ne trouve pas un livre publié en Dalmatie avant 1774 [1]. Elle n'y érigea jamais une seule école publique. Les évêques pouvaient bien ouvrir des écoles, mais à leurs risques et périls; et même le clergé arrive à une telle ignorance, que beaucoup de prêtres disaient la messe en slave, non pas par affirmation politique, comme à présent, mais par pur oubli de la langue latine. Et quand ensuite Dandolo, au temps de Napoléon, voudra y fonder des gymnases et des lycées, il ne trouvera pas, parmi les Dalmates, le personnel nécessaire; les chaires resteront vides; à Zara, sur huit branches, trois seulement seront enseignées; le professeur de dessin sera appelé du dehors.

Ce n'est pas le cas de Raguse, au grand dépit des autres villes dalmates. Pourquoi cela? Raguse avait joui de l'indépendance; la Dalmatie avait été sujette.

Rien ne prouve mieux quel compte le gouvernement vénitien fit de ses sujets dalmates, que cette autorisation donnée à l'Université de Padoue, d'accorder le titre de docteur aux sujets d'outre-mer qui pourraient présenter un certificat d'aptitude rédigé par deux médecins ou par deux jurisconsultes de leur pays, à la condition qu'ils n'exerceraient leur art qu'en Dalmatie!

Idées économiques du Gouvernement vénitien

Nous ne blâmerons pas le gouvernement vénitien d'avoir eu des idées qui étaient le patrimoine de toute une époque : mais nous ne pouvons qu'insister sur le fait que tout étouffement de l'économie dalmate a été en

1. Gius. Valentinelli : *Bibliografia della Dalmazia et del Montenegro*, 1885. — Fumagalli (G.) : *Dictionnaire géographique d'Italie pour servir à l'histoire de l'imprimerie de ce pays*, p. 524. Dans cet ouvrage, il dit que l'édition la plus ancienne est de 1774 et qu'elle est due au typographe D. Fragasso, qui retourna cependant plus tard à Venise. Il a été probablement amené en Dalmatie par l'archevêque Corsana, dans le seul but d'y imprimer sa lettre pastorale, de la même manière que plus tard les commissaires de la République mèneront les typographes sur les vaisseaux, pour y imprimer les ordonnances.

même temps un étouffement de l'italianité dalmate. Le gouvernement vénitien mit en œuvre avec la Dalmatie les mêmes préjugés de politique coloniale, qui causèrent tant de dommage à l'Espagne, à la France, à l'Angleterre. Par peur de la concurrence, la condition des colonies devait être l'infériorité économique. Au lieu de créer dans la colonie un organisme riche, capable d'acheter les produits de la métropole, on cherchera à en faire un organisme pauvre. Les colonies devaient être sources de revenus et non lieux de production! C'est ainsi que la Sérénissime fit arracher les mûriers, pour empêcher que l'industrie de la soie ne se développât en Dalmatie [1]. Un petit ouvrage, attribué à Sarpi, ne donnait pas à la République d'autres conseils que ceux qui semblaient alors le postulat de la science politique. La différence existant entre la Dalmatie vénitienne et la Dalmatie indépendante (c'est-à-dire Raguse) en économie nationale, développement agricole, développement moral et en culture, était encore visible même cinquante ans après que la République avait quitté le pays. Un voyageur anglais, Paton [2], observait à Raguse non pas l'absentéisme, mais trouvait chaque pied de terre cultivé, le paysan plus sobre, le fermage meilleur. C'étaient les effets de l'autonomie dont Raguse avait joui pendant des siècles et qu'on aurait trouvés sur toute la côte dalmate, si Venise ne l'avait pas sacrifiée à sa prépondérance.

Les Causes de la Popularité de Venise

Mais alors, pourquoi le gouvernement vénitien fut-il aimé? Une question semblable s'imposa bien vite au dalmate Solitro, qui, en 1841, publiait à Venise le premier recueil de Relations des Procureurs vénitiens, de Chroniques et de Journaux. Il se fait la même question après un réqui-

1. Je ne sais pas si ce que dit Daru dans l'*Histoire de Venise*, traduction italienne 1836, vol. IV, p. 128, est vrai. « L'industrie des colonies se portait sur des articles peu rémunérateurs. Dans la petite île de Morter, sur le littoral de la Dalmatie, les habitants avaient réussi à macérer, filer et tisser le genêt, de manière à en faire une toile rude... L'ardeur avec laquelle les sujets grecs et dalmates de la République s'adonnèrent aux occupations du trafic, dès qu'ils eurent changé de maître, nous prouve évidemment qu'ils chômaient sous la République non pas par une paresse naturelle, mais par les lois jalouses de la métropole. En moins d'une année après la chute de cette dernière, le nombre de bateaux de pêche et de cabotage se trouva doublé. »

2. A. A. Paton : *The Highlands and Islands of Adriatic*, 1849 I : 177-179.

sitoire non moins grave que le mien[1]. SOLITRO n'y donne pas une réponse satisfaisante, tandis qu'un voyageur français nous semble « frapper le clou sur la tête » en indiquant les Turcs comme le grand facteur de la popularité de Venise en Dalmatie[2]. Vers la moitié du XVe siècle, les Turcs commencent

1. SOLITRO : *Documenti storici sull' Istria e la Dalmazia*, 1841 : « On est tenté parfois de croire que cette profonde incurie de la République à propos des intérêts du peuple dalmate, qui à bien des personnes semble être de la douceur, fut plus malfaisante que la barbarie la plus raffinée. L'insouciant est égoïste et cruel, et l'inertie de certains gouvernements de l'Orient est pour ces pays un mal plus grave que le despotisme avec ses mille satellites malfaisants. Sur une étendue de terrain qui devait être au moins quatre fois aussi grande que celle de la Lombardie, il n'y avait qu'une population qui correspond à peu près à celle de quatre ou cinq paroisses de Milan... Même, avant que Sélim II conçût le projet de s'emparer de Chypre, c'est-à-dire alors que la République était encore maitresse de Scutari et d'Antivari et d'une partie assez considérable de l'intérieur du pays tout le long de la côte, c'est à peine si la Dalmatie et l'Albanie avaient ensemble 110.000 habitants... On a une idée claire de l'impuissance du gouvernement vénitien, — et je voudrais n'avoir pas à être plus sévère, — si l'on regarde le profond oubli, intellectuel et moral, dans lequel nous fûmes comme ensevelis pendant si longtemps. Il y avait des lois : mais quelles lois! Et ces lois, même après un progrès quelconque du pays, quand furent-elles renouvelées? Quand les coutumes qui, comme on sait, représentent, au moment de leur introduction, des libertés et sont gardées jalousement par le peuple, mais perdent avec le temps de leur convenance pour devenir des chaînes, furent-elles abolies ou réformées? Les Vénitiens trouvèrent dans chaque ville, dans chaque bourgade un peu plus grande, même parfois dans de petits villages, des statuts particuliers et ils les conservèrent, ce qui pouvait sembler, au commencement, pour quelque temps, prudent ou nécessaire. Mais pendant les sept cents ans environ où la Dalmatie resta possession vénitienne, on n'y songea pas davantage, pas plus qu'au commencement. On ne se soucia pas plus des autres intérêts que des lois. Les nôtres étaient des colons vénitiens : la République faisait très peu pour eux et elle n'en recevait pas davantage; elle les voulait barbares et durs, une bonne muraille contre les Turcs.

Mais, demandera-t-on après cela, comment furent-ils donc si fidèlement attachés à Saint-Marc? D'où vint ce dévouement et cette joie, qui les faisaient courir, comme à un prix longuement attendu, à la notification des ordonnances et aux recrutements? Il est difficile de répondre, dans une note, d'une manière complète, à ces questions et à d'autres questions semblables. Nous disons ici seulement que citer ce fait n'est pas détruire les autres que nous venons de passer en revue et que la politique ingrate et rusée des Vénitiens nous apparait plus laide encore en face de cette dévotion si loyale et si prolongée. Les Dalmates aimaient bien la République et ils ne furent pas les premiers à s'en détacher. Même quand, dans une heure solennelle, on pleurait, non pas de honte, mais de lâche peur, dans les superbes palais de Venise, on vit les Esclavons trahis pleurer dans les rues, de douleur et de rage », (p. 122-123).

2. S. de NOLHAC : *La Dalmatie, les Iles Ioniennes*, etc., 1882, p. 60 : « Ces

à faire sentir en Europe le poids de leur force militaire et voilà les rois de Hongrie obligés d'abandonner leur lutte avec Venise pour la possession de la Dalmatie, détournés par ce nouveau danger vers des préoccupations plus graves. Cependant les Vénitiens eux-mêmes sont forcés d'y penser : en 1478, Scutari tombe aux mains des Turcs. Venise, qui s'est emparée en 1420 des villes côtières de la Dalmatie et qui a pu les conserver en raison de la déviation survenue dans la politique hongroise, devient, après avoir été leur oppresseur, la maîtresse et la tutrice de leur patrimoine religieux, auquel elles sont plus attachées qu'au patrimoine économique. C'est elle seule qui peut, désormais, les défendre des incursions turques par terre et par mer, les premières ayant transformé, en peu de temps, la Dalmatie en ruine. Vers les premières années du XVIe siècle, ces villes sont harcelées ou assiégées; toute relation avec la campagne est rendue difficile ; les Turcs se tiennent aux aguets aux portes des villes, ils enlèvent les femmes et les hommes, provoquent en combat singulier les soldats vénitiens, pillent et incendient. Les Vénitiens leur rendent la pareille. Jusqu'en 1700, ils soutiennent en Dalmatie deux longues guerres, interrompues par de courtes trêves. Sebenico est assiégée en 1530 et ensuite en 1646. Scardona est achetée par les Vénitiens en 1411, prise par les Turcs en 1522, reprise par les Vénitiens en 1539, ensuite de nouveau par les Turcs, pour rester depuis 1648 en possession définitive des Vénitiens[1]. Le pays est déjà habitué à l'oppression vénitienne; au reste, celle-ci est moins lourde que celle des Turcs, qui blesse les sentiments religieux.

continuelles querelles entre la République et ses vassales chancelantes dans eur foi devaient cesser en même temps que les Hongrois abandonnaient leurs prétentions sur l'Adriatique. Quand ce furent les Turcs qui apparurent en Dalmatie comme les adversaires de Venise, Zara et les villes du littoral ne lui marchandèrent plus leur appui. Les petites Républiques de Macarsca, Polizza, Cattaro, demeurées jusque-là indépendantes lui confièrent le soin de les défendre ».

— L'Italien V. Brunelli, dans sa récente *Storia di Zara*, I, p. 525, fait aussi la même observation : « Le Turc, qui peu à peu avait occupé la péninsule balkanique et menaçait les États chétiens au delà du Danube, éloigna toute compétition entre les princes qui pouvaient aspirer à la possession de la Dalmatie, et lia, par nécessité de défense, d'un fort lien d'affection, les Dalmates à la Sérénissime.

1. V. Lago : *Memorie sulla Dalmazia*, 1869, III, 90 : « Vers la fin de l'an 1498, les Turcs s'étaient emparés des territoires de Knin, Verlicca, Ostrovizza, Cettina, Clissa, etc., qui étaient possédés en fief par des familles particulières; ils s'étaient emparés du territoire de Macarska et de son Primorie, possédé par les Erceg; de celui de la Narente, soumis en ces temps à ses propres princes; du pays de la Zéta, qui s'identifie à peu près à toute la circonscription de Cattaro et d'une

L'affection des Dalmates pour Venise naît et se raffermit dans ces années de lutte commune et de dangers communs. En outre, le gouvernement vénitien sait masquer habilement son oppression : il ne heurte pas, il n'étreint pas plus qu'il n'est indispensable. Pourvu que la Dalmatie ne se développe pas en culture et en richesse, pourvu qu'on ne fasse pas de politique, le gouvernement y souffre même la licence. Disposé, s'il le fallait, à y faire les dépenses nécessaires, il n'exigeait pas beaucoup de taxes, et si l'on constate quelques abus, on les doit plutôt à quelques-uns de ses représentants qui, peu rétribués, se dédommagent en percevant des droits, plus ou moins légaux, mais depuis longtemps en usage. Le pouvoir central s'occupait peu du pays; il veillait surtout à ce qu'on n'y introduisît du dehors aucune nouveauté politique; il voulait qu'on s'y amuse; il engageait 5 à 6.000 Esclavons pour son armée, mais sans imposer de levées obligatoires; il ne réprimait pas les abus, mais ne permettait pas qu'ils arrivassent à l'extrême; il cultivait la jalousie entre les classes sociales et entre les différentes villes, sans permettre qu'elle finît en discordes ouvertes[1], arrivant ainsi à cette période de décadence, où l'on n'a d'autre soin que de garder ce qu'on a, d'éviter les compétitions, tout en provoquant de petites querelles[2]. Suivant ses traditions ni libre-échangistes, ni protectionnistes[3], bien que plutôt protectionnistes, il continue à prohiber le commerce[4] en encourageant l'agricul-

partie de l'Albanie ; en 1500, ils avaient poussé leurs incursions jusqu'à Nona ; en 1501, ils avaient pris possession du château de Bossoglina vers le littoral de Traù, de telle manière que Venise, dans la paix de 1503, qui était la seconde conclue avec cette puissance, s'était vue obligée de céder tout le territoire côtier compris entre la Cettina et le Drillone, excepté les villes d'Almissa, Cattaro et Budua. »

1. Dans son volume, déjà mentionné, *Dalmatien und das oesterrreichische Küstenland (la Dalmatie et le littoral dalmate)*, Riedl dit, en parlant de l'usure, que c'était un phénomène étroitement lié au système colonial vénitien, par lequel il conservait le pouvoir aux mains des seigneurs des villes, lesquels étaient des instruments de Venise. Ceux-ci, à leur tour, ne pouvaient dominer la masse rurale adverse que grâce à Venise. Cette situation historique expliquerait aussi la grande importance que les coteries ont encore aujourd'hui en Dalmatie, dans toute sa vie politique, p. 226.

2. Conf. les histoires de la Dalmatie de Romanin, de Molmenti, etc.

3. Cognetti de Martiis : *I due sistemi di politica commerciale. Biblioteca dell' Economista*, IV. Série. Vol. I.

4. La différence entre Raguse et Spalato consistait précisément en cela, que la première pouvait transporter presque librement ses marchandises directement dans son hinterland et inversement, tandis que la seconde ne pouvait les transporter que

ture et en y introduisant, très tard, la culture du tabac, du pin et du frêne de Calabre, croyant remplir par une goutte d'eau le lac qu'il avait vidé[1].

Le Paysan slave et le Citoyen italien

Dès que les Dalmates pourront réfléchir et parler, on entendra plusieurs d'entre eux se plaindre[2], et d'autres, même en défendant

par le moyen des navires vénitiens et passant par Venise. — Conf. Les prohibitions (publiées en 1299, 1309, 1328, 1363, 1378) faites aux habitants de Rimini, d'Ancône, de Ferrare et d'Ascoli de voyager en Esclavonie ou d'y conduire de la marchandise du Levant, sauf sur des navires vénitiens. — P. Sarpi : *Del dominio del mare Adriatico*, etc., Cognetti de Martiis. Cité dans la note précédente.

1. G. A. Moschini : *Della letteratura veneziana del secolo XVIII*, 1806, I, 231, sq.

2. Pisani cite Kreglianovich-Albinoni : *Memorie per la storia di Dalmazia*, 1809, XI, p. 252, Garagnin F. : *Riflessioni economico-politiche*, 1806. Les apologistes de la République Vénitienne n'ont évidemment pas manqué. G. A. Moschini, par exemple, dans son volume : *Della letteratura veneziana del secolo XVIII*, etc., 1806, nous donne cette raison très singulière de l'abandon auquel Venise voua la Dalmatie, que : « plus elle l'aurait fait fleurir, plus les voisins rivaux l'auraient convoitée, car ils n'avaient jamais cessé d'élever leurs prétentions et leurs contestations ! » Ce « profond » historien cite ensuite quelques mesures prises par le Gouvernement pour relever la province, p. ex. les dispositions extraordinaires de 1740 pour éliminer les graves discussions entre les propriétaires et les fermiers, dans la partie ancienne de la colonie ; la création des syndics inquisiteurs en 1748 ; la distribution gratuite de terrain aux Mamelouks et à leurs descendants ; les règlements sur la pêche de 1770, sur la culture des oliviers, sur la plantation des pins, du tabac ; les dispositions pour l'assainissement de la plaine d'Imoschi en 1780, et d'autres nombreuses ordonnances, encore plus tardives, qui se rapportent aux routes et à l'instruction publique, lesquelles ne furent jamais exécutées, car le Gouvernement vénitien fut destitué avant leur réalisation. Mais toutes ces dispositions, même si elles avaient pu être réalisées, ne seraient qu'un pâle reflet de cette activité réformatrice, qui s'était emparée de toute l'Europe, de l'Autriche à la France, de la Lombardie à la Toscane, et à laquelle le Gouvernement vénitien se consacre, certainement, moins que tous les autres. — L'apologie de Dandolo (Girolamo Dandolo : *La caduta di Venezia e i suoi ultimi cinquanta anni*, 1859, II. Appendice 257 sq.) ne contient rien de plus que les faits cités par Moschini, qui est du reste jugé « désordonné et extravagant ». Dandolo se borne à affirmer, contre les critiques du Gouvernement vénitien, que « l'affection de ses habitants pour le nom vénitien, et en particulier, celle des Dalmates qui n'en ont pas encore oublié la mémoire, suffirait à elle seule à démentir complètement toutes les critiques », (I, 26). C'est mettre l'effet à la place de la cause ! Dandolo était porté à affirmer cela en opposition au jugement sévère prononcé par Pierre Alexandre Paravia, célèbre bienfaiteur de Zara, à laquelle il légua sa bibliothèque, et qui dans ses

Venise, ne pourront pas nier la réalité des faits, mais tâcheront de les excuser en disant que si la Dalmatie s'était enrichie, les voisins l'auraient

Memorie veneziane di letteratura e di storia, 1850, p. 158, parlait « de cette malheureuse et généreuse Dalmatie, que la République vénitienne considéra toujours comme un séjour de bandits et une prison de rebelles, tandis que, pour la soutenir, la Dalmatie lui consacrait son bras et sa vie ». PARAVIA citait, en outre, les paroles de son oncle, Antonio PARAVIA, capitaine au service de la Sérénissime, qui jugeait les Dalmates « des fidèles serviteurs de la République vénitienne plus que dignes d'un meilleur maître » (*loc. cit.*, 273). De telles idées ne contredisent pas ce que PARAVIA déclarait plus tard dans ses *Lettres* (LETTERE *di* A. PARAVIA, 1889, 597-600), où, sous le titre de : *Tributo di pietà filiale ad una amorosissima madre*, il soutient que « la chute de la République, sous les bannières de laquelle ses aïeux avaient milité avec honneur, était un vrai malheur », ni le passage qui nous raconte, avec quelle tristesse solennelle fut baissé à Zara le pavillon de Venise (Le Lion de Saint-Marc). Le jugement de ces deux Dalmates italiens, connaisseurs des conditions locales et dont l'amour pour leur Patrie est indubitable, restera toujours pour confirmer ce qu'on a dit du Gouvernement vénitien. Ils ne peuvent pas non plus être soupçonnés, comme on a fait pour Kreglianovich-Albinoni, précité, « d'avoir servi, bien plus que la vérité, le désir d'entrer par toutes sortes d'adulations dans les grâces des Gouvernements qui ont succédé à celui de Venise ». C'est ainsi que parle de cet auteur C. FERRARI-CAPRILLI dans un appendice au volume de Dandolo. Enfin, on peut soutenir que toutes les sources et tous les auteurs sont suspects, qui d'une passion, qui d'une tendance, qui d'un intérêt, et même Dandolo et Moschini n'en sont pas exempts.

L'impression finale qu'on éprouve de ce contraste d'opinions sur le Gouvernement de Venise est qu'on doit bien absoudre ce Gouvernement de l'accusation d'avoir voulu, par dessein politique digne de Machiavel, maintenir les Dalmates dans l'ignorance et la pauvreté; mais on ne peut pas nier que les effets de la politique vénitienne pouvaient naturellement faire surgir de telles opinions chez ceux qui en avaient souffert. La polémique de Nicolas TOMMASEO, dans son *Dizionario estetico* (4e édition, page 900 sq) contre G. SOLITRO, auteur d'un drame : *I conti di Spalato*, où sont contenues des réflexions sur le Gouvernement vénitien, ne dit pas, au fond, autre chose. Il ne nie pas, en effet, les allégations de SOLITRO à la charge de Venise : il se borne seulement à n'y pas voir, comme SOLITRO, des produits de machiavélisme : « Les arrière-pensées égoïstes, plus ou moins constantes, dit-il, que vous imputez à Venise dans le Gouvernement de la Dalmatie, ne m'apparaissent pas évidentes ». « Le but, dites-vous, des Vénitiens était de tenir ces gens dans l'état où ils les avaient trouvés, c'est-à-dire ignorants, pauvres et généreux de cœur. Qu'il me soit d'abord permis d'observer, remarque-t-il, que c'est un moindre mal que de laisser à un homme ou à une nation un défaut qu'on lui a trouvé, que de le faire naître à dessein. Et je note encore que la pauvreté dans laquelle les Vénitiens trouvèrent la Dalmatie, non seulement ne fut pas aggravée par de lourds impôts, mais qu'elle fut allégée... par des primes abondantes à la plantation des oliviers. Que le ciel soit remercié de ce que Venise ne fut pas une République corruptrice ». L'explication que TOMMASEO nous donne de l'affection des Dalmates pour Venise en faveur de laquelle je n'abandonnerais nullement l'autre explication, indiquée par

convoitée(!), ou que tout autre Gouvernement aurait amolli cette race forte et belliqueuse, laquelle devait garder ses qualités sauvages dans la lutte contre les Turcs [1].

plusieurs auteurs, que les Vénitiens devinrent les défenseurs du « patrimoine religieux » des Dalmates — est très noble et très plausible, mais elle n'exclut pas (elle le présuppose au contraire) le fait du mauvais gouvernement : « Si les Dalmates avaient coopéré à l'honneur du nom vénitien, ils avaient aussi participé à cet honneur. Et, comme c'est une loi du cœur humain qu'on aime beaucoup plus ceux à qui l'on fait du bien que ceux de qui on en reçoit, les Dalmates aimaient Venise pour l'avoir défendue, ils lui étaient reconnaissants de ne pas lui être inutiles ». Ce Solitro dont on parle ici n'est pas le même que j'ai cité précédemment et qui a publié, avec des notes très sévères pour Venise, les *Documenti storici sull' Istria e la Dalmazia* (1841). On est surpris de ne pas trouver un seul mot dans l'œuvre de Tommaseo sur cet ouvrage.

1. Cattalinich : *Storia della Dalmazia*, 1834-35. Vol. III, p. 173-4 : « Quelques écrivains ont accusé cette République d'une certaine étroitesse de vue politique, c'est-à-dire d'avoir tenu les Dalmates dans l'ignorance pour les maintenir sujets. Elle ne mérite pas cette accusation, car de tout temps et en particulier au temps de sa chute, elle eut des preuves très remarquables de l'attachement et de la fidélité des peuples de la Dalmatie, et ces preuves valent mieux que les déclamations passionnées de tous ces auteurs. Les Vénitiens, amollis par la longue paix et par les richesses répandues dans les classes supérieures, oublieuses de la guerre et du commerce, s'adonnant aux délices dans leurs grandes possessions de terre ferme, transmirent aux notables de la Dalmatie leurs penchants et leurs habitudes, si contraires aux vertus guerrières que ceux-ci avaient montrées dans les combats antérieurs. Très souvent, le gouvernement vénitien augmenta à dessein l'importance des querelles frivoles qui surgissaient entre les nobles et les citoyens, pour les tenir occupés d'une manière quelconque. L'épée rouillée à côté, ils se disputaient la prééminence, l'encens, l'eau bénite et les places dans l'église, luttant pour l'admission dans le corps des nobles, l'élection aux fonctions communales, avec cette même ardeur qu'ils avaient montrée, au prix de leur sang, dans leurs luttes avec le plus guerrier et le plus féroce des peuples, les Turcs, arrivés jusqu'aux portes des villes. Ces villes s'étaient sauvegardées plutôt grâce à la bravoure de toutes les classes de leurs habitants que grâce aux bastions et aux troupes régulières. La partie noble de la population fut donc livrée à ses penchants pour le luxe et à la lutte pour les privilèges dont elle était jalouse.

La République usa d'un autre procédé avec la masse de la population. En n'ouvrant pas de voies carrossables, en ne favorisant pas l'instruction supérieure et enfin, en ne développant pas dans ce territoire une prospérité qui aurait introduit dans ce peuple dur de coutumes, mais loyal, des usages contraires à sa simplicité, elle n'eut d'autre but que de conserver, chez les Dalmates, cet esprit martial qui lui avait été si utile dans les guerres contre les Turcs et qui, vu les conditions particulières pouvant se présenter de nouveau et sa position très difficile entre l'Empereur des Romains, le Roi de Hongrie et le grand Sultan, lui était même indispensable. N'importe quel gouvernement, dans les mêmes circonstances, aurait fait de même et peut-être avec moins de succès. »

Dans cette tâche, la République réussit parfaitement. L'abbé Fortis, qui fit un voyage en Dalmatie vers la fin du XVIIIe siècle [1], en fait une description qui devint bientôt célèbre dans toute l'Europe. Les lecteurs de Rousseau sont tentés de trouver aisément, dans les *Morlaques* fiers, naïfs, généreux, sales, buveurs, belliqueux, les contemporains d'Homère [2] et presque le prototype de cet homme primitif qui devait être considéré comme l'idéal de l'humanité, gâté ensuite, selon le Genevois, par la corruption des villes.

La République avait si bien conservé la barbarie du paysan slave, que le citoyen dalmate n'a pour celui-ci, même aujourd'hui, que des termes de mépris [3], et tandis que des voyageurs anglais n'hésitent pas à comparer sa vie à celle d'un Indien [4], un érudit français voit, dans ses relations familiales, quelque analogie avec celles des Kabyles algériens [5], un sociologue allemand reconnaît dans le contrat agricole dalmate (le colonnat) le type du contrat turco-bosniaque [6]. Cette masse slave, loin de s'accorder avec la minorité italienne, lui est, par tradition, hostile, méfiante, parce que cette minorité, propriétaire des terres, l'épuise économiquement, et fonde, sur sa détresse, la prospérité des villes. On retrouve en Dalmatie, même dans quelques détails pittoresques, la même lutte qui existe dans le midi d'Italie entre la petite bourgeoisie des villes et la plèbe rurale, avec cette seule différence que chez nous, tous parlent la même langue, tandis que, de l'autre côté de l'Adriatique, le paysan parle un dialecte serbo-croate, et le patron, l'italien : au fond, là aussi, c'est une lutte entre les *chapeaux* et les *bonnets* [7], entre les seigneurs qui portent le chapeau à la mode italienne, comme les « galantuomini » de notre midi, et les paysans qui portent le bonnet rouge des Croates ou le bonnet noir des Serbes. Cette hostilité date depuis des siècles et non pas d'aujourd'hui, mais aujourd'hui elle est manifeste et compliquée par la lutte nationale, accentuée par les incitations du

1. Abbé Albert Fortis : *Viaggio in Dalmazia*, 1794.

2. Il existe même un opuscule du dalmate Bajamonti sur le *Morlachisme d'Homère*.

3. « Sans la connaissance de la langue italienne, il reste toujours, selon le terme employé encore aujourd'hui en Dalmatie, même par des soi-disant Slaves, le *morlaque*, le paysan, le *borghesan* (faubourien). » — A. Dudan : *La monarchia degli Asburgo*, I, 105.

4. T. G. Jackson : *Dalmatia, the Quarnero and Istria*, etc., 1187, I, 203.

5. P. Pisani : (cité auparavant), p. 15.

6. R. Riedl dans : *Dalmatien und das oesterr. Küstenland*, p. 223.

7. N. Tommaseo : *Il serio nel faceto*, 1868, *passim*, p. 280-428.

gouvernement et du clergé autrichiens, tandis qu'hier elle était latente, prête cependant à éclater à la première occasion favorable. Fortis lui-même nous sert de témoin oculaire de ce fait, puisqu'il vécut non pas du temps des luttes nationales, mais sous le « bienheureux gouvernement » vénitien. Il décrit les relations entre les deux classes de la population de la manière suivante :

« La disposition peu aimable que les habitants des villes maritimes, vrais descendants des colons romains, montrent pour les *Morlaques* et le profond mépris que ceux-ci leur témoignent en échange, sont des indices d'une ancienne hostilité entre les deux races : le *Morlaque* se courbe devant le gentilhomme de la ville et devant l'avocat, dont il a besoin, mais il ne les aime pas ; il confond d'ailleurs dans la classe des *bodoli* (insulaires) tout le reste de la population, avec lequel il n'a pas d'intérêts communs, et il attache à ce nom de *bodoli* une idée d'outrage. Qu'on se rappelle à ce propos l'histoire d'un soldat *morlaque* dont on a conservé le souvenir à l'hôpital de Padoue, où il mourut : le religieux, destiné à le réconforter dans ses derniers instants, ne connaissant pas la force du mot, commença son exhortation par les paroles : « Courage, Monsieur Bodolo ». « Prêtre, l'interrompit celui-ci, ne m'appelle pas Bodolo, ou je ne réponds pas de moi » [1]. Le même auteur poursuit, à un autre endroit : « Les Italiens qui font le commerce en Dalmatie, et les habitants même du littoral, abusent, hélas ! trop souvent, de la bonne foi des *morlaques;* il s'ensuit que la confiance de ces derniers a beaucoup diminué et faiblit chaque jour davantage, le soupçon et la méfiance s'y substituant. La longue expérience qu'ils ont des Italiens, a fait passer en proverbe notre mauvaise foi ; ils disent de la même manière offensive : « Passia viro et lacmanska viro », c'est-à-dire : « Foi de chien et foi d'Italien ».

Telle était la situation en 1750, lorsqu'il n'y avait pas d'agitateurs panslavistes, ni d'excitation du gouvernement pour aviver la lutte entre les Slaves et les Italiens. Et c'est vers ce même temps que Lovrich, qui s'appliqua à corriger quelques erreurs réelles ou prétendues de Fortis, mais non pas les constatations sociales que je viens de citer, nous traduit un chant barbare, dans lequel un slave du peuple se plaignait :

« ..... de certains voïvodes dalmates
« qui, arrivés à peine au seuil de l'Italie,
« se font Italiens, et ont honte
« de s'appeler Slavons..... [2]

1. A. Fortis (cité auparavant) p. 50.

2. Giov. Lovrich : *Osservazioni sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia del signor abate Alberto Fortis*, 1776.

et qui allaient dans les villes augmenter le nombre de leurs oppresseurs. »

Il suffira que le pouvoir disparaisse un moment pour que le paysan se réveille d'instinct, ce qui arrive dans les « jacqueries » de 1797, et la classe dominante, c'est-à-dire la minorité italienne, n'ayant plus le fort appui de Venise, suppliera tout de suite son plus puissant voisin, l'Empereur d'Autriche, de l'aider, de protéger sa civilisation, sa vie... et surtout ses contrats ruraux et sa position privilégiée. En 1797, lors de la chute de la République vénitienne, les Démocrates qui sont envoyés de Venise pour y porter la nouvelle constitution, sont expulsés de Zara. Leurs amis sont emprisonnés ailleurs par la populace révoltée, que les moines excitent. C'est l'interrègne. Le 18 juin, les paysans viennent à Sebenico avec l'intention de « brûler les archives pour faire disparaître les titres de propriété sur les terrains dont ils ne sont que les détenteurs précaires ». Mais ils se contentent du pillage. A Traù, au contraire, le 13 et le 14 juin, on tua trois jacobins; à Spalato, deux autres encore. Sur l'île de Brazza, ils se rebellent contre les nobles et forment un gouvernement local. On voit partout la rébellion aveugle, qui ne connaît pas bien son but : c'est le même spectacle de nos bandes du midi de l'Italie, lorsqu'elles brûlent les archives des mairies et les bureaux de douane. La population civile (bourgeoisie italienne), épouvantée, demande alors partout la protection de l'Autriche et hisse l'étendard autrichien. Les habitants de Zara envoient en toute hâte des messagers à Zengg pour avoir une garnison croate. Certes, le pavillon de Saint-Marc est déposé avec tous les honneurs et avec des larmes. Mais lorsque l'envoyé de l'Empereur, le général croate Rukavina, arrive, il est accueilli avec une grande joie. C'est une vulgaire question d'argent. La population de Zara est agréablement surprise d'entendre beaucoup de soldats parler un dialecte slave analogue au sien. Rukavina lui-même, un « granitchar » (Croate des confins militaires), un ultracroate par conséquent, se faisait entendre par tous. On loue la perspicacité de l'Autriche qui a évité d'envoyer un Allemand. Rukavina rassure tout de suite les classes dirigeantes. Il reçoit à Traù avec dureté les députations des paysans et publie un édit, menaçant d'amendes très sévères ceux qui n'auraient pas payé les fermages fixés [1]. Le Gouvernement autrichien occupe la Dalmatie

1. Pour tous ces épisodes, voir l'introduction de l'ouvrage de Pisani, précité. Certains Italiens, fabricants de romans nationalistes, racontent, naturellement, les choses d'une manière très différente de celle de l'érudit français. Par exemple, A. Battara, auteur du roman très patriotique, mais d'une valeur littéraire très dis-

avec le programme du gouvernement vénitien, assurant les privilèges de la classe dominante et se souciant, du reste, très peu du progrès du pays.

En 1797, à la chute du gouvernement vénitien, peu de provinces, dit un historien, étaient dans un état aussi misérable que la Dalmatie : la fièvre malarique sévissait, les cours d'eau débordaient en formant des marais, tandis que le reste du pays souffrait de sécheresse, les institutions d'instruction et de justice n'existaient presque pas, une quantité de petites coteries citadines opprimaient l'élément rural: c'est que le pays ne devait fournir que de rudes soldats et matelots de guerre. Celui qui conçoit le premier pour la Dalmatie, une tout autre destinée, qui ne fut pas comprise même par l'Autriche, et que semblent ne pas comprendre aujourd'hui ceux qui exigent l'union de la Dalmatie à l'Italie, c'est l'homme nouveau de l'Europe, le grand homme moderne, plus grand encore par ses vues et par ses aptitudes d'organisation que par ses batailles géniales : c'est Napoléon.

Napoléon

Sans doute, Napoléon ne considéra la Dalmatie que comme un pion dans son jeu politique et stratégique, et d'après les changements de celui-ci, il modifia ses dispositions à l'égard de cette province, en la cédant à l'Autriche en 1797, en la liant à l'Italie en 1807 et, enfin, en la constituant comme État à part sous le nom d'Illyrie, avec les autres provinces adriatiques en 1809. Cependant son influence, venant de si loin et agissant dans un temps si bref, parmi des changements si fréquents et dans des conditions si défavorables, — une période de guerre et le blocus britannique, — ne réussit pas à obtenir des résultats définitifs. Cela ne détruit pourtant en rien le fait que Napoléon, même sans avoir jamais visité cette province et pendant cette période si orageuse de son règne, vit par intuition clair ce qu'était la Dalmatie, reconnut à quel territoire elle appartenait par nature, malheureusement sans pouvoir le faire prévaloir. La Dalmatie était pour lui « une porte, même toute une série de portes ouvertes sur la péninsule des Balkans ». Par cette province, il se mettait en contact, au Nord, avec la Bosnie et la Serbie, au Sud, à travers Cattaro, il touchait à l'Albanie, et

cutable : *La Città Violata* (publié dans *Rassegna contemporanea*, 1915, et dans le volume *Zara*, 1911, p. 112), parle, au contraire, du « mécontentement des habitants ».

à travers les îles ioniennes, héritées de Venise simultanément avec la Dalmatie, il se liait à la Grèce. La Dalmatie était pour lui le chemin de l'Orient, la possibilité de participer, comme voisin, au partage de l'empire ottoman. Napoléon, en un mot, ne conçoit plus la Dalmatie comme une terre *adriatique*, mais *balkanique*; il la regarde non pas du rivage italien, mais de l'hinterland slave et hongrois et, dans ce sens, il est plus moderne que certains économistes qui, en 1915, soutiennent que l'avenir de la Dalmatie est tout sur la mer. En 1802, il écrit à Roedear qu'il veut se rendre en Hongrie : « On verra également la Dalmatie et on traitera cette question : quelle influence la réunion de l'Istrie à la Dalmatie a-t-elle aujourd'hui, et peut-elle avoir un jour, sur la prospérité de la Hongrie, tant par les débouchés qui existent déjà que par les canaux qu'on pourrait creuser ». Sauf ce détail des canaux, qui est de nature technique, la conception est de celles qui renversent tout un système d'idées. Les documents cités dans le livre auquel nous empruntons ce passage, traitent de la nécessité des relations de la Dalmatie avec Venise : Napoléon pense le contraire, et en cela aussi, il a la prescience de l'avenir[1]. Par Napoléon, le côté slave de la Dalmatie obtient la première sanction officielle : sous son gouverneur Dandolo, on publie un journal officiel en italien et en slave; la langue slave fait son entrée officielle dans les écoles primaires, dans le lycée de Raguse, tandis qu'on en autorise l'emploi aussi dans les tribunaux. De cette manière, Napoléon est celui qui a reconnu le premier le slavisme dalmate.

Langue, Culture et Sentiment politique dans les villes de la côte dalmate.

Être reconnu signifie exister.

Que la masse slave, qui pénétra en Dalmatie au cours du VIIe siècle, soit restée slave, dans les campagnes et dans toutes les villes de l'intérieur, personne n'en doute; la discussion commence lorsqu'on parle des villes de la côte, que les Italiens soutiennent être italiennes de langue, de culture et d'usages, et qui ne seraient devenues politiquement slaves, à l'exception de Zara, que grâce à la violence du gouvernement autrichien.

1. *Correspondance de Napoléon*, tome VII, p. 458-459, n° 6077 (cité dans *Il diritto dell' Italia su Trieste e l'Istria*, 1915, p. 90.)

Sans discuter tout de suite quel est l'état *actuel* des villes de la côte dalmate, il sera peut-être convenable de voir quelle a été leur condition, par rapport à la langue et à la culture, dans les siècles précédents. Les Italiens affirment que leur romanité ne fut jamais interrompue et que c'est plutôt elle qui sut assimiler le peu d'éléments slaves qui réussissaient à y pénétrer [1].

Les lectures que j'ai faites m'ont persuadé, au contraire, que les villes dalmates, Zara non exceptée, ont subi une profonde et continuelle pénétration slave pendant les siècles précédents et que dans ces mêmes villes, pendant des siècles, tout le peuple, et souvent même les classes supérieures, ont parlé le slave comme langue de famille, même en employant, ceux qui le connaissaient — et il y en avait beaucoup — l'italien avec les Italiens et avec les étrangers de passage [2]. Tandis qu'on soutient généralement que les villes de la côte dalmate parlaient l'italien par opposition à la campagne slave, je dirais plutôt que les villes de la côte dalmate parlaient deux langues, tandis que la campagne n'en parlait qu'une.

1. « Lorsqu'on débarque dans une ville quelconque de la côte, on éprouve la surprise de retrouver la vieille langue, vivante, populaire et immensément répandue. Expulsée des tribunaux, des bureaux, des écoles, proscrite des actes, persécutée jusque sur les enseignes des magasins, la langue italienne est restée dans les cerveaux, dans la tradition, dans l'usage courant. « V. Gayda : *L'Italia d'oltre confine*, 1914, p. 279.

2. C'est, à mon avis, la seule explication plausible du fait, affirmé par de nombreux voyageurs, que dans les villes de la côte l'on parle l'italien, et dans l'intérieur, le slave. Comme les voyageurs ne connaissent pas le serbo-croate, ils doivent poser leurs questions en italien et, tandis qu'ils trouvaient dans les villes une population bilingue qui répondait en italien, dans les campagnes, ils n'obtenaient pas de réponse. C'est à cause de cela que J. Gardner Wilkinson dit dans son *Dalmatia und Montenegro*, etc., 1848 : « On parle l'italien dans tous les ports de mer de la Dalmatie ; mais la langue du pays est un dialecte du slavonique, qui est employé exclusivement par les paysans de l'intérieur » (vol. I, p. 4). — Wingfield dans : *A tour in Dalmatia*, etc., 1859, nous dit : « La langue de cette île (Arbe) est slave, comme tout le reste... ; mais, dans les villes, on parle italien ; et je peux affirmer que c'est là la carastéristique de toute la côte de ce côté du golfe... » (p. 26). — Maude M. Holbach dans le volume *Dalmatia, the land where east meets west*, 1908, observe en sortant de Zara : « Çà et là étaient des femmes qui gardaient des brebis et des agneaux — et elles nous saluaient en langue slave, — car, bien que Zara soit la plus complètement italienne des villes dalmates, le peuple de la campagne voisine est purement slave », (p. 43). — Le célèbre historien Edward A. Freeman se distingue de ces voyageurs qui vont à la recherche du pittoresque et de l'ancien, bien que lui-même se rendit en Dalmatie pour des buts archéologiques. Le fait que l'italianité des villes

Lucio, « prince de l'histoire dalmate », comme l'ont appelé même les historiens italiens, source principale à laquelle tous ont puisé, à cause de la certitude, de la clarté et du sens critique qu'il y montre, (malgré les petites erreurs dans lesquelles il sera tombé sans doute), Lucio, qui écrivait au XVIIe siècle, nous a donné une description magistrale du procès linguistique de la Dalmatie. Il dit (livre 6e, p. 219) : « Afin de distinguer les Dalmates des autres Slaves, le Saint-Siège continuait d'envoyer des légats apostoliques dans les terres de Dalmatie et Esclavonie. Puis comme, par les maladies et par d'autres causes, les Dalmates (les Latins) disparaissaient peu à peu, les Slaves firent progressivement irruption sur la terre ferme de Dalmatie et dans les îles, et se firent admettre même dans les villes. Les Dalmates, bien qu'ils employassent encore dans les villes la langue latine altérée d'une manière analogue à l'italienne — allusion au dialecte néo-roman étudié par BARTOLI, — furent enfin obligés, par nécessité, d'apprendre et de parler la langue slave, et ils devinrent *bilingues*, en conservant seulement dans les écrits la langue latine. Plus tard, l'idiome slave étant devenu prédominant, ils furent comptés par les étrangers parmi les Slaves..... » Ce passage, à la suite duquel Lucio fait, dans la langue slave parlée par les Dalmates, la distinction entre les dialectes croate et serbe [1], est un témoi-

n'est qu'une apparence ne lui échappa pas. Cette apparence est produite plutôt par l'impression de l'architecture et par quelques coutumes. Dans ses *Sketches from the subject and neighbour lands of Venise*, 1881, il nous avertit : « Le voyageur qui commence ses études dalmates par Zara... pourrait être tenté de considérer Zara tout simplement comme une ville italienne et il dira, peut-être, qu'une ville italienne de la côte orientale n'est pas bien différente d'une ville italienne de l'autre côte. Cette impression, qui n'est pas entièrement exacte, même pour Zara, sera de plus en plus fausse, à mesure que le voyageur continuera son voyage le long de la côte dalmate ; plus il avancera et plus chaque ville lui paraîtra moins italienne et plus slave » (p. 126). C'est une remarque qui s'accorde parfaitement avec celle d'un voyageur du XVIe siècle, que nous rencontrerons plus tard, GIUSTINIAN. Depuis le XVIe siècle, la situation politique a bien changé, tandis que les conditions de langue et de race se sont beaucoup moins modifiées qu'on ne le pense. On trouve d'autres témoignages semblables à ceux de Wilkinson et de Wingfield, dans T. G Jackson : *Dalmatia, the Quarnero and Istria...*, 1887, I, 201 ; III, 86 et dans A. A. Paton (déjà cité) : *The Highlands and Islands of the Adriatic*, 1849, I, 49.

1. Il dit au même endroit : « ... lingua Slava, ut plurimum, antiquo nomine regionis Illyrica vocatur, usuque receptum est, quod latine Illyricam linguam, idem italice schiavam, vel schiavonam significet : Dalmatae tamen, ipsique contermini Slavi, linguam Slavam non dicunt, sed Hruatam vel Serblam prout cuiusque dialectus est » De regno Dalmatiae et Croatiae, VI, 219. » « La langue slave est appelée très souvent illyrique d'après le nom ancien de cette région. Il est acquis par l'usage que ce qu'on

gnage vivant par un citoyen dalmate du XVIIe siècle, de la prédominance croissante du slave, même dans les villes de la côte, où la population qui avait d'abord parlé un dialecte néo-roman, était ensuite devenue bilingue par nécessité, et avait enfin cédé devant la prépondérance du slave, de telle sorte que les étrangers avaient fini par la considérer comme slave.

D'autres sources historiques nous confirment ce développement. Dans les « Chroniques des Croisées, » par Raymond de AGILES et Guillaume de TYR, qui traversèrent la Dalmatie vers 1100, on constate avec une grande netteté la séparation entre la zone côtière latine et l'intérieur slave [1]. La pénétration dont parle Lucio, n'est pas encore accomplie. Mais quelques années plus tard, en 1177, une chronique très intéressante nous raconte comment le Pape Alexandre III fut accueilli à Zara, mené en procession à la cathédrale de Sainte Anastasie, « pendant que de hautes louanges et des cantiques superbes résonnaient dans leur langue *slave* [2] ». Le chant, qui restera toujours l'expression spontanée de l'âme populaire slave, nous révèle, dans ce moment historique, que la ville avait déjà admis dans ses murs l'autre race et l'autre langue de la campagne. Si les actes écrits en 1200 nous donnent encore une grande majorité de noms latins d'objets et de personnes, ils démontrent aussi que les noms des habitants de la campagne, y figurant comme donateurs et témoins, sont également slaves dans la majorité de cas [3]. Comme Lucio l'avait indiqué, les épidémies des années 1348 et 1362, et plus tard les invasions des Turcs et la chute de l'Empire serbe, donnent le coup décisif à la romanité des villes. Les Slaves occupent les places laissées vides par les morts; ils s'attachent aux villes, en formant à leurs portes « les bourgs », pour la défense contre les Turcs; ils pénètrent même dans les villes et s'y enrichissent.

Le noble Vénitien Giovan Battista Giustinian, qui y fut envoyé par son gouvernement en 1553, fait la relation suivante de son voyage, dans lequel il a observé, à l'encontre des autres voyageurs, le parler et les costumes des gens du pays. Cette relation montre toutes les villes presque entièrement slaves ; l'italianité ne s'est maintenue que dans les îles, grâce au

exprime en latin par langue illyrique est appelé en italien « sclave » ou « sclavone ». Les Dalmates, cependant, et même les Slaves avoisinants ne l'appellent pas langue slave, mais *Hroate* ou *Serble*, selon le dialecte qui leur est propre ».

1. Citées par V. BRUNELLI : *Storia di Zara*, I.

2. FARLATI cité par BRUNELLI.

3. V. BRUNELLI : *Storia di Zara*. Cap. XVI, XVII et en particulier p. 306.

contact fréquent avec les Vénitiens et aussi en raison de ce que les îles sont la dernière partie du pays, où parvient le flot envahissant des Serbo-Croates. Il est vrai qu'à Zara, « la plus grande partie des nobles vit, parle et s'habille d'après l'usage de l'Italie, ce qui s'explique peut-être par le grand mouvement d'étrangers, nobles Vénitiens, généraux, provéditeurs, capitaines, comtes supérieurs et d'autres qui y ont des missions continuelles ; le populaire, bien qu'il use de la langue *franque*, vit à la manière slave »... Giustinian remarque à propos de Sebenico : « Les costumes, la langue et les habitudes des habitants de Sebenico sont tout à fait slaves. Presque tous savent la langue *franque* et quelques gentilshommes s'habillent à la mode italienne, mais ils sont rares. Toutes les femmes s'habillent, au contraire, à la manière slave et presque aucune d'entre elles ne sait parler la langue franque ». Arrivé à Traù, il écrit : « Les habitants de cette ville vivent selon les coutumes « sclaves ». Il est vrai que quelques-uns s'habillent à l'italienne, mais ils sont rares ; ils savent tous la langue *franque*, mais, dans leurs maisons, ils parlent « le sclave » par égard aux femmes, dont très peu comprennent l'italien, et telle qui le comprend ne veut parler que sa langue maternelle ». Et que doit-on dire de Spalato, qui nous est décrit comme la Florence slave ? « Les costumes de Spalato sont entièrement « sclaves » et son langage maternel est si doux et si joli qu'il tient la première place parmi les idiomes de la Dalmatie, de même que le langage toscan est le plus pur et le plus harmonieux parmi les idiomes de l'Italie. Il est bien vrai que les citoyens parlent tous aussi la langue franque, et que quelques-uns s'habillent à l'italienne ; mais les femmes ne parlent que leur langue maternelle, bien que quelques-unes, parmi les nobles, s'habillent à l'italienne ».

Giustinian trouve l'italianité bien plus conservée dans les îles : par exemple dans les îles de Brazza et de Lesina. Il note à Véglia le dialecte néo-latin qui, éteint, fera les délices des glottologues ; « ils parlent un idiome propre, une espèce de jargon particulier, mais tous indifféremment aussi couramment l'italien » [1].

Un autre délégué italien, le sieur Antoine Diedo, fait les mêmes observations sur Raguse, et il insiste aussi sur le slavisme des femmes. Les femmes, évidemment, ont été l'agent conservateur de la langue slave, la vraie langue familiale des Dalmates. « Les femmes emploient la langue

1. Dans la très jolie publication déjà citée : *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. VIII, p. 197, 205, 215, 218, 222, 262, etc...

esclavonne qui est parlée par les autres Dalmates, mais les hommes emploient celle-ci et l'italienne. La langue maternelle des hommes est de même le *sclave* que parlent les autres Dalmates; seulement ils parlent aussi l'italien, en y mêlant des mots impropres... »[1].

Le *Diario* de l'an 1571, publié par Solitro, nous montre un peuple qui s'exprime continuellement en slave. « Le peuple étant réuni sur la place du temple, dans notre ville de Spalato, une de ces femmes vint sur la place et commença à discourir sur des choses pleines de tristesse. Un peu plus loin, quelqu'un de la commune veut passer; les gens l'en empêchent; il frappe alors un des assistants en lui disant : « magarac », ce qui est une offense »[2]. — On peut dire la même chose des *Relazioni de' Rettori* de l'an 1574, publiées par le même auteur. Une de ces relations se rapporte à Spalato : « Depuis quelque temps, une « piesma » (un chant) s'est répandu de bouche en bouche ; on ne sait pas qui en est l'auteur, mais elle est probablement de François Boctuli, poète et littérateur ; on dit que cette « piesma » etc. » Une aventure délicate d'amour survient entre un Turc et une chrétienne, à la suite de laquelle cette dernière meurt. Qu'est-ce que le Turc lui chantait ? Un poème « esclavon ». Qu'est-ce que le poète et philosophe Boctuli en fait ? — un poème « esclavon ». Et le peuple de le chanter « que c'est pitié ». — Si les habitants de Spalato doivent se plaindre, en quelle langue le font-ils ? « Dans leur langue » nous disent les Relations, et il est facile d'entendre que cette langue n'était pas l'italien, autrement les procurateurs vénitiens ne l'auraient pas noté. Et parmi les instructions qu'ils donnent, nous lisons aussi qu'ils enjoignent « de savoir ce que disent les habitants de Spalato quand ils parlent « esclavon ». — Il y a une émeute à Traù ; les femmes des rebelles réprimandent ceux-ci : « et toutes disaient dans leur langue... » — Et les pauvres vont par la ville en quêtant et disent « Bog ti da i sveta misa. — Bog ti da lipo zdravlje, moja gospodariz za... » Un vieux soldat reçoit des cadeaux de la République : « il les prit, salua et s'en alla en chantant en « esclavon » sur le roi Marko ; et tout le peuple qui l'entourait, chantait avec lui, parce que tout le monde connaît ce chant »[3].

En un mot, le peuple de toutes ces villes parle, insulte, prie, remercie et chante dans une langue qui n'est pas l'italien. Il sait l'italien, mais, quand le mouvement spontané de son âme se traduit en paroles, ces

1. Au même endroit, t. XI, p. 73-74.

2. Ce mot signifie en serbo-croate : « âne ».

3. V. Solitro. *Documenti storici sull' Istria e la Dalmazia*, 1841. *Il diario* : p. 131-172 ; *Lettere di Rettori*, p. 173-250.

paroles sont slaves. Et il est particulièrement intéressant de voir comment la poésie et le chant populaire en Dalmatie étaient alors slaves et non italiens. Ces poésies et ces chants représentent la civilisation slave et, avec les costumes, ils font la contre-partie aux églises et aux palais que les Vénitiens y construisent : car, s'il y eut en Dalmatie une littérature italienne, elle fut toujours aulique et jamais populaire. Même deux siècles plus tard, les conditions ne devaient pas être beaucoup modifiées, si, comme nous l'avons vu, le petit peuple de Zara était content d'entendre les soldats de Rukavina et même ce « granitchar », parler un dialecte analogue à celui qui lui était propre.

Le Cattalinich, qui fut témoin oculaire de la réception faite à Rukavina par les habitants de Traù, nous dit : « Le général monta en chaire et demanda au peuple, en *langue slave*, s'il voulait prêter le serment de fidélité à S. M. l'Empereur et Roi François II et à ses descendants et successeurs légitimes. « Otchemo. — Nous le voulons » fut la réponse unanime... » Après la prestation du serment, il éclata soudainement en paroles animées : « Moi dragi Dalmatinci » dit-il en slave... Et l'épisode qu'il nous raconte ensuite est encore plus significatif : on débarqua deux compagnies d'infanterie croate ; le peuple qui accourut pour les voir resta bien étonné en les entendant parler la même langue et en apprenant que beaucoup d'entre eux avaient les mêmes noms que les Dalmates [1]. Au reste, la milice « esclavonne », même transportée à Venise, parlait slave [2] et les gondoliers dalmates de Venise employaient toujours quelques mots slaves, de telle sorte qu'un voyageur remarquera qu'on disait également « na pravo, na lievo », pour indiquer la droite et la gauche, devant le palais des Doges comme devant le Kremlin. Les franciscains unis aux réactionnaires répandirent, en 1797, une proclamation en langue slave adressée à la noble « nation dalmate » pour exciter les populations, même celles des villes, contre les Jacobins de Venise [3].

L'examen de tous ces documents sert de contre-épreuve aux remarques

1. G. Cattalinich : *Memorie per la storia degli avvenimenti che seguirono in Dalmazia e la caduta della Republica veneta*, 1841, p. 55-57-58.

2. On lit dans une chronique racontant la chute du gouvernement vénitien : « On répandit des billets anonymes en langue « esclavonne » dans les différents quartiers de la ville et dans les cantonnements, par lesquels on informait les « esclavons » que le gouvernement les trahissait ». Daru : *Histoire de Venise*, traduction italienne 1840, IX 233.

3. Paul de Bourgoing : *Les guerres d'idiome et de nationalité*, 1849.

faites sur la domination vénitienne, sous laquelle le slavisme croît, l'italianité végète, la langue autochtone des villes meurt pour faire place à la *bilinguité* vénitienne-slave. La conscience nationale n'existe pas encore, ni d'un côté, ni de l'autre, mais seulement une scission économique et politique, par laquelle le pouvoir politique et la propriété foncière se trouvent réunis tous deux dans les mains d'un petit nombre de personnes.

Cette petite minorité ne resplendit, du reste, ni par sa culture, ni par son intelligence : elle est supérieure seulement par opposition à l'état de bestialité, dans lequel elle tient la population dalmate de langue slave, d'abord avec l'appui du gouvernement vénitien, puis avec l'appui du gouvernement autrichien. Dans cet état de choses, la Dalmatie entre dans le XIXe siècle, et après avoir passé sous le vernis passager et superficiel, mais quand même bienfaisant de la civilisation française, elle va finir sous la domination autrichienne. Nous sommes en 1815 [1].

L'Autriche

Le lecteur ne sera pas étonné si, ayant modifié plusieurs des idées admises sur l'histoire de la Dalmatie jusqu'à 1800, nous sommes obligés de manifester de même notre désaccord avec les idées courantes sur l'époque postérieure et en particulier sur ce qui concerne le gouvernement autrichien. Si peu que l'Autriche ait fait et malgré ses fautes, il est certain que c'est sous sa domination que la Dalmatie accomplit les premiers pas dans le chemin de la civilisation moderne, lorsqu'elle sortit de la barbarie de la domination vénitienne. Sans le vouloir, pressée par l'esprit des temps, l'Autriche y introduisit la presse, la discussion, les partis politiques, le suffrage universel, le chemin de fer et elle y développa le commerce. De 1797 à 1900, la population doubla.

En 1796, en comprenant aussi Raguse, la Dalmatie comptait 322.000 habitants ; en 1900, elle en aura 600.000. L'italianité n'y a jamais fait tant de progrès que sous le gouvernement autrichien. Si les villes se développent et si la civilisation reprend son cours, si le commerce s'élargit, tout cela est profitable à l'italianité. Le gouvernement autrichien suit les habi-

1. Voir le texte slave cité par Catalinich : *Memorie degli avvenimenti*, etc. ; et sur tout cet épisode, les pages d'introduction à l'ouvrage de P. Pisani : *La Dalmatie de 1797 à 1815*.

tudes du gouvernement vénitien et jusqu'à 1868 environ, il soutient et protège la minorité des villes italiennes de coutumes, en y conservant un système électoral censitaire tout à fait avantageux pour la classe bourgeoise propriétaire. Du reste, jusqu'à ce temps-là, les Italiens de la Dalmatie n'ont pas de sentiment national. Ils se déclarent, vers 1860, « autonomes ». C'est la même dénomination que nous entendrons plus tard à Fiume, en Hongrie, où l'italianité est d'une date encore plus récente. Le parti « autonome » a un programme négatif, celui de ne pas tolérer la réunion de la Dalmatie à la Croatie. Dans le parti « autonome » combattent aussi beaucoup de Slaves de culture italienne. Pas un des Dalmates sérieux de ce temps n'osait parler d'une Dalmatie italienne; chacun savait bien que la Dalmatie était un pays slave où, sur la côte, on parlait aussi italien.

Des historiens tels que Cattalinich (1836), Tommaseo (1837) et Solitro (1841)[1], qui écrivent avant que la lutte nationale ne commence, parlent toujours de la Dalmatie comme d'un pays slave, auquel les vicissitudes historiques ont donné une culture particulière, la culture italienne.

Et l'opinion des patriotes de notre Renaissance politique sur la Dalmatie peut être assez nettement divisée en deux catégories : celle des écrivains qui connaissent le pays ou qui l'ont étudié particulièrement (par exemple Tommaseo, Valussi, Mazzini,) et celle des gens qui résolvent la question à la manière des littérateurs, sur la base des souvenirs historiques de la République vénitienne ou des Peslages! (ex. Gioberti)[2].

1. Cattalinich : *Storia della Dalmazia*, 1834. « La commune famille des Slaves à laquelle les Dalmates appartiennent depuis les temps les plus reculés... » Solitro : *Documenti storici sull' Istria e la Dalmazia*, 1841. Tommaseo en dédiant à Trieste son opuscule, *Delle cose triestine e dalmatiche*, 1837, signait « un Slave ».

2. Gioberti embrassait même les Iles Ioniennes dans ses « aspirations », signe évident qu'il les basait sur le droit historique de Venise. « J'entends ces parties côtières et insulaires de l'Illyrie, de la Dalmatie et de la côte voisine... qui ont avec l'Italie beaucoup de liens de race, de langue, de lettres, de coutumes et d'anciennes dépendances... L'union intime de ces peuples avec l'Italie fut symbolisée par le grand poète qui recueillit les traditions et les documents latins de son pays; ces traditions, depuis Dardanus jusqu'à nos temps, ne furent jamais interrompues... Et qui pourrait, dans son imagination, séparer de l'Italie ces îles bienheureuses qui lui donnèrent le chantre des « Sepolcri » et l'élégant traducteur d'Hérodote? Dans la plupart de ces côtes joyeuses, les Vénitiens exercèrent déjà leur paternelle domination... etc. » (du *Primato morale e civile degli Italiani*, 1844, t. II, p. 253-255). C'est une conception de pur lettré. Les Iles Ioniennes avaient alors un vernis plus italien qu'aujourd'hui; mais sous ce vernis ne tarda pas à paraître le bois grec, comme il arrive avec le bois slave de la Dalmatie. Tommaseo badinait déjà à propos de ces théories de Gioberti

Les premiers reconnaissent clairement que la Dalmatie est un pays slave, dont l'avenir et l'intérêt national sont dans l'union avec les peuples slaves de la Bosnie et de l'Herzégovine, les autres rattachent, au contraire, la Dalmatie à l'autre rive de l'Adriatique. Il est inutile d'ajouter que les patriotes nationalistes d'aujourd'hui ont mieux aimé suivre le chemin des patriotes littérateurs que celui des patriotes connaisseurs et studieux.

Les idées de Tommaseo

On a surtout tenté de rendre équivoques les idées de Tommaseo. On comprenait que son opinion était d'une importance capitale. On ne pouvait douter de son patriotisme, ni de sa connaissance du pays où il était né, où il avait été élevé et avec lequel il s'est toujours tenu en contact. On a voulu faire passer Tommaseo pour un simple autonomiste [1], du moment qu'on ne réussissait pas à le présenter comme champion de l'italianité de la Dalmatie. Et cependant, la pensée de Tommaseo sur ce sujet est d'une clarté lumineuse. Tommaseo reconnaissait que la Dalmatie était un pays slave, qu'il ne pouvait pas être lié à l'Italie, mais que, au lieu d'être uni à la Croatie, il était destiné à s'unir à la Serbie. Cette pensée de Tommaseo peut sembler erronée, car les Dalmates se disent en majorité Croates et non Serbes, mais c'est la pensée de Tommaseo. Quant à la langue, il voulait qu'on ne chassât pas la langue italienne : il prétendait seulement que la langue serbo-croate avait besoin d'un délai de cinquante ans pour se développer et se substituer à l'italien dans les actes publics. Je citerai à ce propos quelques passages qui parlent d'une manière irréfutable et j'en soulignerai les phrases les plus significatives : « Tout d'abord, avec la sincérité qui est propre à ma race, je dirai que, selon mon avis, *je ne crois pas que la Dalmatie puisse*

« Et je disais cela (que la Dalmatie devait être amie et non sujette de l'Italie) même lorsque Gioberti voulait étendre le royaume de ses Peslages — prêtres et princes — jusqu'à Raguse. » *Il Mozambano e Sebenico. L'Italia e la Dalmazia.* Notes de N. Tommaseo et narration de quelques détails sur ce fait, 1869.

1. A. Cippico, dans son volume *la Dalmazia*, 1915, p. 154 : « La théorie de Tommaseo veut une Dalmatie autonome entre les monts et la mer. »

Le respect de Cippico pour les données de faits n'est pas très grand.

désormais devenir une simple annexe de l'Italie. Notre temps est très différent de celui de la République vénitienne, qui avait besoin des côtes dalmates et savait gouverner...; l'Italie a à l'intérieur assez de difficultés et de dangers sans aller en chercher au delà de la mer, *il fut d'ailleurs toujours difficile de gouverner des hommes d'une autre langue*, et il serait impossible aux Italiens d'y établir, je ne dis pas une égalité civile, mais seulement une équité civile... »

Il est vrai que Tommaseo était extrêmement contraire à une diminution de la langue italienne en Dalmatie, mais, comme nous le verrons par les passages suivants, c'est parce qu'il ne considérait pas comme assez développée la langue slave, aux partisans de laquelle il conseillait d'attendre encore cinquante ans. Et comme il écrivait en 1861, il était vraiment un prophète. Il ne faut pas abolir la langue italienne, dit Tommaseo « car ce serait un rêve de fous que de vouloir ou d'espérer pouvoir l'abolir tout de suite dans la vie publique sans offense, sans confusion, sans dommage pour ceux-là mêmes qui parlent l'illyrique : ce serait une tyrannie d'autant plus abominable qu'elle serait impuissante.... Parce que la langue illyrique comme plus ou moins tous les idiomes slaves, parlés par des nations qui n'ont pas jusqu'à présent entièrement participé aux abstractions de la science et aux raffinements de l'art européen, n'est pas encore munie de toute cette réserve de termes et de locutions qui est nécessaire dans la pratique de la vie sociale développée, *bien qu'elle en ait en elle tous les éléments.* »

Les paroles de Tommaseo ne pourraient plus être répétées aujourd'hui que nous connaissons les littératures russe et tchèque et que nous avons vu le développement des nations slaves et l'aptitude de leurs langues à pourvoir aux nécessités sociales : capacité que Tommaseo ne niait pas, qu'il croyait au contraire devoir se développer très vite. Il le croyait si fermement qu'il disait : « Le temps viendra où la langue des actes publics en Dalmatie sera le slave ; cependant, avant que deux générations se soient succédé (c'est-à-dire avant cinquante ans : de 1861 à 1911), on ne peut certifier que ce fait s'accomplisse. Les raisons en sont que, d'abord, il faut que cette langue soit apprise régulièrement dans les écoles depuis le premier jusqu'au dernier degré sans que pour cela on bannisse jamais l'italien, et puis, que les hommes se rendent habiles à la manier et la rendent suffisante à tous les besoins de la vie sociale. » Comme il était par sa mère d'origine serbe, Tommaseo pensait que l'avenir de la Dalmatie était dans l'union avec la Serbie. « Quoi qu'on en dise, ce ne sera pas la Croatie, terre pauvre

et privée de civilisation, *mais les opulentes provinces slaves sujettes de la Turquie* et moralement moins sujettes que la Croatie, qui, unies à la Dalmatie, la rendront riche et propagatrice de civilisation et de richesse. Les destins exigent donc que la Dalmatie soit à l'avenir amie et non sujette de l'Italie. » Et cette conviction était si fortement ancrée en lui, qu'elle l'empêcha de soulever une rébellion en Dalmatie en 1848. « En 1848, je pouvais soulever toute la Dalmatie aidé d'un colonel italien qui, avec ses soldats, s'était offert de déloger le gouverneur allemand de Zara, mais je n'ai pas voulu ; je n'ai pas voulu, car je prévoyais ! » [1] Paroles de vrai patriote, de vrai Italien, et non pas de Dalmate seulement, tel qu'il y en a beaucoup aujourd'hui.

1. Voir dans la *Lettera ai Dalmati* (1861, p. 6,), l'idée que les Dalmates sont plutôt Serbes que Croates. Les passages que j'ai cités sont tirés de cet opuscule et de celui qui est indiqué dans la note 2, page 27. On peut les retrouver reproduits, je crois, dans le volume : *Il serio nel faceto*, 1860, p. 240-428. Ils auraient aidé Cippico à ne pas mal comprendre la signification des vers suivants de Tommaseo, qui sont cités dans le bon opuscule d'Illyricus : *Dalmazia e Italia. Consigli e avvertimenti*, 1914 :

Nè più tra il monte e il mar, povero lembo
Di terra e poche ignude isole sparte,
O Patria mia, sarai ; ma la rinata
Serbia (guerriera mano e mite spirto)
E quanti campi, all' italo sorriso
Nati, impaluda l'ottoman letargo,
Teco una vita ed un voler faranno...

« Tu ne sera plus, ô ma Patrie, un pauvre lambeau de terre entre les monts et la mer avec quelques îles, toutes nues et dispersées, mais la Serbie, ressuscitée, — main guerrière jointe à un doux esprit — fera avec toi une vie et une volonté seule, avec tous ces champs dignes d'un sourire italien, que souille à présent la léthargie ottomane... »

Selon Cippico, ces vers sont propres à démontrer le souhait sincère de Tommaseo d'une harmonieuse coexistence des deux nations dans le pays de Dalmatie, qui est certainement en partie serbe, mais qui embrasse aussi des champs nés au sourire de l'Italie. Cippico est vivement prié de bien lire son Tommaseo aux endroits que je viens de citer.

Mazzini, Valissu, Cattaneo

Cela ne nous étonnera pas beaucoup de voir que nos patriotes n'eurent pas toujours l'idée de ce qu'était la Dalmatie, si, même aujourd'hui, nous voyons tant de gens et même de savants, montrer une ignorance plus grande encore! Mais de ces incertitudes et imprécisions, on a usé et abusé dans des buts polémiques : on a voulu faire passer Mazzini pour un champion d'idées tout à fait opposées aux siennes, simplement parce que, dans un serment de la jeune Italie, la Dalmatie était comprise parmi les terres italiennes, bien que Mazzini n'eût, à propos de cette terre, qu'une seule idée et bien arrêtée : à savoir qu'elle était un pays slave et qu'on devait la laisser aux Slaves. Il faut lire les nombreux passages dans lesquels il insiste non seulement sur le slavisme de la Dalmatie, mais aussi sur la nécessité pour l'Italie de s'unir aux peuples slaves en leur faisant cadeau, en gage de l'alliance, des ports dalmates! « Ayez en vue spécialement l'élément slave. Fraternisez avec lui : faites-vous en un frère. Dans ces contrées où il est prédominant, faites-le, en y mettant le pied, participer à l'action. Proclamez-en l'indépendance, provoquez l'élection des hommes qui représenteront, dans une assemblée nationale, la Carniole, la Carinthie, la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie... » Et, toujours en 1866, il dit encore : « Montrez aux Slaves méridionaux Carlopague, *Zara*, Raguse, Cattaro, Dulcigne, et dites-leur, en vous emparant de ces ports, *que vous les gardez, pour les leur remettre le jour de leur insurrection* ». En outre : « Pour des raisons ethniques, politiques, commerciales, l'Istrie est à nous : elle est nécessaire à l'Italie, comme les ports de la Dalmatie sont nécessaires aux Slaves du Sud. » Il répète la même idée dans d'autres endroits et c'est seulement après 1866 que, tout en confirmant le droit des Slaves sur la Dalmatie, il fait allusion à leur distinction en Slaves du Monténégro et en Slaves de Dalmatie, et trouve nécessaire l'occupation stratégique de Lissa, clé de l'Adriatique [1].

Un autre patriote connaissant bien l'état réel des choses, était Pacifico Valussi, le collaborateur de la *Favilla*, éditée à Trieste par Francesco dall'Ongaro. Dans un opuscule de 1871, il écrivait : « Il nous serait facile de répéter le lieu commun obligatoire de ceux qui disent que

1. Gius. Mazzini : *Opere*, 1885, vol. XIV., p. 201, 208, 209, 210, 223, 227; XV, 122, 51, etc. — Napoleone Colajanni : *Il pensiero di Giuseppe Mazzini sulla politica balcanica e sull' avvenire degli Slavi*, 1915.

l'Italie devrait faire la guerre à l'Autriche pour conquérir le littoral du Frioul et de l'Istrie, en y ajoutant encore le littoral hongrois-dalmate, sans même distinguer le premier, qui est dans la frontière naturelle de l'Italie cisalpine, du second où les Italiens ne sont qu'une colonie de la côte maritime. Cette côte appartient à un autre peuple et n'est que la continuation du territoire national de ce dernier. » « L'Istrie est une vrai province vénitienne il en serait à peu près de même de la Dalmatie, si elle n'avait pas été détachée de Venise pendant tant d'années. Cependant, si l'élément vénitien venait dans ce pays renouer les anciennes relations, il y trouverait encore un bon accueil, non plus dans le sens national, mais dans le sens commercial, car la Dalmatie est désormais destinée à devenir la côte maritime, riche de ports, de la prochaine Yougoslavie, dont la constitution n'est pas très éloignée[1]. »

Dans Cattaneo, qui, lui aussi, a été cité par les nationalistes parmi les champions de l'italianité de la Dalmatie, la pensée fut moins précise que dans Mazzini et Valussi. Mais, pour mieux pénétrer ses conceptions, il faut toujours tenir compte de l'idée fédéraliste européenne, dont il s'est sans cesse inspiré. C'est ainsi qu'en 1848, faisant allusion à la réunion de l'Italie avec la Dalmatie, il était dominé par le souvenir de la République vénitienne et par l'idée d'un fédéralisme dans lequel il voyait le salut politique de l'Europe. L'idée d'italianiser des peuples non italiens était bien loin de son esprit! Dans les phases consécutives de sa pensée, mieux précisée, il conçoit pour la Dalmatie, ainsi que pour toutes les zones disputées (Alsace-Lorraine, Tyrol-Trente, Frioul, Istrie) la création d'« États-tampons » qu'on devrait ériger entre les grandes agglomérations : slave, allemande et latine. Il explique ainsi sa théorie pacifiste : « Si seulement l'Europe voulait entendre une fois combien de trésors et de sang elle aurait épargnés et épargnerait à l'avenir, si la neutralité armée de la Suisse était non pas étendue, mais répétée en Savoie, en Tyrol et en Illyrie jusqu'au Monténégro et en Grèce! Le champ des éternels carnages serait fermé pour toujours aux ambitions inhumaines... Si l'Europe veut vivre en paix, il faut diviser les combattants de cette guerre éternelle; il faut ériger entre les empires avides et turbulents une barrière de peuples libres et tranquilles[2] ». A un autre moment, d'ailleurs, il a exclu de l'Italie non seulement la Dalmatie,

1. Pacifico Valussi : *L'Adriatico in relazione agli interessi nazionali dell'Italia*, 1871, p. 29, 30, 107, 108.

2. *Archivio Triennale*, Proemio III, 332 : *Scritti politici e epistolario*, 1892, II, 135, 158, 248.

mais aussi Fiume : « L'idée que la main même de la nature avait tracé nettement et formidablement les confins de l'Italie, a semblé ridicule jusqu'à présent. Le noyau alpin de l'Istrie, en poussant vers le Sud les monts de la Caldera, se continue vers le Nord-Ouest jusqu'à Duino par les monts de la Vena, autour du golfe de Trieste, et forme ainsi *la Porte orientale* de notre péninsule : *au delà la Slavie, au delà Fiume : en deçà l'Italie, en deçà Trieste.* Ce noyau, comme si la nature craignait la confusion intéressée des frontières, embrasse et entoure le golfe Adriatique tout entier, en face de Venise, en munissant le Frioul et la Vénétie d'un nouveau rempart qui complète et renforce celui qui élève au-dessus de Trieste et d'Udine ses pointes de quartz et de glace. Une mer italienne baigne ce noyau, car l'Adriatique fut et restera longtemps un *lac italien.* »

Il n'ignorait pas les ambitions et les possibilités de la Russie d'établir son influence sur tous les peuples slaves, y compris les Dalmates, et c'est ainsi qu'il décrivait ces éventualités aux Anglais : « Si la Russie, par égard pour la France, redonnait à la Pologne une forme quelconque d'autonomie nationale, si ensuite elle envoyait ces valeureux habitants à la bataille sous leurs couleurs nationales bien-aimées, toute la Galicie se soulèverait en peu de jours pour demander d'être unie à la Pologne. La Russie serait en état d'exercer presque la même influence sur les Magyars, les Roumains, les Illyriens, et d'arriver ainsi à l'Adriatique, *prenant une fois pour toujours le littoral de Pola au Monténégro.* »

Ce sont des indécisions et des variations qui s'expliquent très aisément par les connaissances superficielles qu'on avait de la Dalmatie, puisées toujours à des sources italiennes et bourgeoises. Cependant en lisant dans le volume récemment publié : *Il diritto d'Italia su Trieste e l'Istria*, les opinions des personnes autorisées, en faveur de nos frontières élargies vers l'Est, on voit nettement que le motif déterminant ces assertions, dans la première période (1797-1815), doit être recherché dans le souvenir de la République vénitienne, et, en certains cas, dans le désir de ne pas nuire à Venise par le développement des villes de Trieste et de Fiume. Plus tard, les opinions de ceux qui proposent l'élargissement de ces frontières jusqu'à la Dalmatie se font plus isolées et manquent tout à fait d'autorité. Nos patriotes de la renaissance politique suivent presque tous la tradition bien précise des confins de l'Italie au Quarnero. Terenzio Mamiani, Cesare Correnti, Massimo d'Azzeglio, Alberto Cavaletto, Bettino Ricasoli, Gino Capponi, Nino Bixio, Franceseo Crispi, Giovanni

Bovio, Carlo Combi, Giuseppe Garibaldi, ne parlent pas de la Dalmatie mais seulement de Trente, de Trieste et de l'Istrie [1].

La Domination Autrichienne et les Sources Slaves

En parlant de la domination autrichienne en Dalmatie, il faut aussi faire une remarque : c'est que, par notre ignorance et par l'insuffisance de nos bibliothèques, il nous manque presque absolument le moyen de connaître ce que les autres habitants de la Dalmatie, les Slaves, pensent et ont pensé. Avec le XIXe siècle, Venise cesse d'être le centre unique de la civilisation slave. Vers 1700, elle a publié et répandu des missels en « sclavonique»; vers la fin du XVIIIe siècle, c'est la Russie qui se substitue à elle dans cette tâche. Jusqu'en 1800, c'est à Venise qu'on a imprimé les poésies les plus originales de la langue serbo-croate, et c'est à Venise qu'est édité ce recueil devenu si populaire d'André Kacic Miosic : *Razgovor ugodni naroda slovinskoga* (Propos agréables du peuple slave). Plus tard encore, c'est Zagreb qui devient le centre de la culture nationale serbo-croate et même en Dalmatie on commence à éditer dans la langue populaire et nationale. « Il regio Dalmata » (le Dalmate royal) journal officiel de 1806 est bilingue; bientôt il est divisé en deux journaux, et nous avons de 1806 à 1810 le Kraljski Dalmatin (le Dalmate royal), en slave. — T. Petranovitch publie à Zara de 1836 à 1851, le « Serbo-dalmatinski magazin » (Le magasin serbo-croate). Dans la bibliographie de Valentinelli, d'autres publications en langue serbo-croate sont encore indiquées. Dans ces derniers temps, il y a, comme nous le verrons, toute une littérature, traductions, journaux, opuscules. La polémique entre Serbes, Croates et Italiens se fait en trois langues : en italien, en serbo-croate et en allemand. Il y a actuellement en Dalmatie vingt-huit journaux serbo-croates, en face de sept journaux italiens et de cinq qui sont mixtes. De toutes ces manifestations, nous en connaissons à peine quelques-unes. Nous sommes obligés de supposer par intuition ce que disent les Dalmates slaves, à travers les polémiques de Tommaseo, les informations de Gayda, les narrations de Dudan; et ce sont les meilleures choses que nous possédions à ce sujet. A mesure que le slave s'élève, la tâche de la langue savante — qui est l'italien — de-

1. *Il diritto d'Italia su Trieste e l'Istria*. Documenti. 1915.

vient toujours moindre et le nombre de sources slaves toujours plus considérable. Il ne nous reste d'autre moyen que d'étudier l'action de l'Autriche par ce qu'en disent GAYDA et DUDAN, en les contrôlant à la lumière des faits déjà établis et par d'autres lectures [1].

La Domination Autrichienne

L'action de l'Autriche peut être divisée en deux périodes : la première entre 1815 et 1868, dans laquelle elle soutient les Italiens dans leur prépondérance, et la seconde depuis 1868 jusqu'à nos jours, dans laquelle elle emploie son influence en faveur des Slaves. D'après ces auteurs (c'est-à-dire GAYDA et DUDAN), l'Autriche seule serait la cause de la lutte entre les Italiens et les Slaves; l'Autriche aurait soulevé les Slaves contre la suprématie italienne déjà reconnue et, si l'on éloignait l'Autriche, la coexistence paisible et... la suprématie italienne y reviendraient naturellement. Mais nous avons vu qu'un conflit entre les Slaves paysans et les Italiens citadins, de nature politique et sociale, existait déjà depuis 1700 sous la République vénitienne, et nous avons pu lire, dans les Relations des provéditeurs, envoyés par celle-ci dans la Possession de Dalmatie, les luttes continuelles entre l'oligarchie des nobles, qui dominaient les conseils de toutes les Communes, et les plébéiens, qui en avaient été ou venaient d'en être dépossédés [2].

Et nous pouvons lire dans TOMMASEO comment, longtemps avant 1868, les Dalmates slaves se plaignaient d'être opprimés par 20.000 Italiens, eux qui étaient alors au nombre de 400.000, et nous avons vu comment le caractère dominant de la lutte était de nature économique, entre les *bonnets* slaves et les *chapeaux* italiens; mais aussi de quelle manière, sur cette lutte économique, commençait à se greffer la question nationale. DUDAN lui-même nous raconte que nombre d'Italiens sentaient à tel point le droit et la justice des revendications croates qu'ils combattaient en leur faveur et identifiaient les intérêts nationaux aux intérêts des paysans slaves.

1. VIRGINIO GAYDA : *l'Italia d'oltre confine*, 1914, p. 258-368; *La Dalmazia* (Problemi attuali n° 4, 1915). ALESSANDRO DUDAN : *La monarchia degli Asburgo 1915*, I, p. 100 sq. *La Dalmazia*, par plusieurs auteurs, 1915, p. 65-124.

2. *Monumenta spectantia historiam slav. meridionalium*, VIII, 222, XI, 107. sq.

C'est la supériorité de civilisation des Italiens qui se manifeste dans cette attitude regrettée par Dudan, et qui s'y manifeste d'une manière beaucoup plus évidente que par les actes tendant à maintenir une suprématie politique oppressive.

Combien les Italiens sont-ils?

Les Italiens en Dalmatie sont non seulement une minorité, mais une infime minorité. Dudan en exagère le nombre et malgré cela, il ne réussit pas à en faire plus d'un dixième de la population totale; dixième qui, pour les trois quarts, est enfermé dans Zara, ville existant encore comme siège de la Diète et de la bureaucratie, mais destinée à céder le pas aux villes slaves cadettes de Sebenico et de Spalato. Les Italiens cependant ne sont pas même 60.000, et cela non seulement parce que le calcul de Dudan est arbitraire [1], mais parce que ce chiffre est contredit par les chiffres antérieurs, d'un temps où la lutte nationale n'existait pas et où, par conséquent, il n'y avait aucune raison pour falsifier les chiffres. Le chiffre de Dudan est contredit, en outre, par d'autres observateurs impartiaux, Italiens tout comme Dudan. En 1833, lorsque les mairies étaient entre les mains des Italiens et que le gouvernement autrichien protégeait ces derniers, la population de la Dalmatie était composée de 360.000 Serbo-Croates, 16.000 Italiens, 882 Albanais et 510 Juifs [2]. Si nous admettons que la population se soit accrue depuis lors dans la même proportion, ce qui serait

1. En présentant le livre dans ma revue, j'ai fait remarquer comment le calcul de Dudan ne peut être soutenu, parce qu'il est fondé sur la prémisse que seulement 50 % des Italiens déposent leur vote électoral. C'est un fait très étrange et bien improbable pour un parti combattif, se trouvant dans les villes, où les difficultés de vote sont beaucoup moindres que dans les campagnes. Au reste, selon le *Oester. Statist. Handbuch* (*Manuel statistique autrichien*) de 1909, aux élections diétales dalmates, ont participé les 46,9 % des électeurs latifundistes, les 60,7 % des électeurs des chambres de commerce et d'industrie, les 44,1 % des électeurs des endroits industriels, des villes et des bourgs et seulement les 20,7 % des électeurs de la campagne; ainsi les paysans ont donné le plus petit pourcentage des électeurs votants. Si nous appliquions, par conséquent, le calcul que Dudan établit pour les Italiens aux Serbo-Croates, nous obtiendrions en Dalmatie, contre 60.000 Italiens, 620.000 Croates, 114.000 Serbes, c'est-à-dire une population de 794.000 habitants, de beaucoup supérieure à la population réelle. Le calcul de Dudan est donc arbitraire.

2. J. Gardner, Wilkinson : *Dalmatia and Montenegro*, etc., 1848, vol. I, p. 88.

déjà favoriser les Italiens, — qui, étant des citadins et des Italiens, ont une natalité inférieure à celle des paysans et des Slaves [1], — nous devrions trouver aujourd'hui une population italienne égale à 1/24 et non à 1/10 de la population totale; nous devrions y trouver, par conséquent, 29.000 Italiens et non 60.000, comme dit Dudan. En 1863, Tommaseo accepte en chiffre rond le nombre de 20.000 Italiens contre 400.000 Slaves. En 1873, dans les statistiques de Maschek, nous trouvons 440.282 Serbo-Croates contre 27.305 Italiens [2], et je dois avouer que je n'ai pas réussi à dénicher le document non cité, mais certifié exister, par Dudan et Gayda, d'après lequel les Italiens se seraient déclarés au nombre de 60.000. Il est vrai que les vieilles statistiques autrichiennes nous manquent. Si le fait allégué est exact, il ne faudrait pas seulement se demander comment les Italiens sont descendus plus tard, dans les statistiques autrichiennes, à 18.000, mais aussi par quel miracle ils se sont multipliés de telle manière, entre 1833 et 1887 ! Il faut choisir entre deux alternatives : ou l'Autriche fut le plus grand facteur d'italianité, ou, ce qui semble plus probable, les Italiens en Dalmatie furent toujours très peu nombreux; en d'autres termes, ou bien on parle encore aujourd'hui, dans les villes, le serbo-croate comme langue de famille, ou bien il faudrait admettre que les villes furent italianisées sous le gouvernement autrichien. Dans l'un des deux cas comme dans l'autre, on ne nous a pas dit la vérité. Même en admettant (et nous pouvons et devons le faire) qu'aujourd'hui les mairies, entre les mains des Croates, aient diminué le nombre des Italiens, et que beaucoup d'entre ceux-ci se déclarent Croates pour plaire à l'Autriche et aux maîtres des villes, nous ne pouvons pas admettre que les Italiens se soient accrus d'une telle manière. Nous serons donc obligés d'accepter un chiffre entre celui des nationalistes italiens et celui des nationalistes slaves; il a d'ailleurs le mérite d'être appuyé par l'autorité d'un patriote italien, membre de la direction de la *Dante Alighieri*, lequel, en écrivant il y a quelques années, au sujet des

1. La natalité serbo-croate en Autriche s'élève à 36,4 %, la natalité italienne à 33,3 %, mais il faut noter que là où une race est en minorité, la natalité s'abaisse aussi au-dessous de la proportion générale; ainsi, par exemple, les Italiens, là où ils forment le 90 ou 100 % de la population, ont une natalité de 33,35 %, tandis qu'ils n'ont qu'une natalité de 23,26 % là où ils ne sont que 60 % de la population totale. C'est, en pis, le cas de la Dalmatie. Voir le travail très consciencieux de P. Galasso: *Der Geburtenrückgang in Osterreich (La diminution de la natalité en Autriche)* dans : *Statistische Monatsschrift (Revue mensuelle statistique)*, XVII, juin.

2. Maschek L. : *Manuale del regno di Dalmazia per l'anno 1873.*

Italiens de la Dalmatie, avançait comme probable le chiffre de 40.000 [1]. Eh bien! admettons ce chiffre; c'est la proportion que nous attendions, à peu près, selon la statistique de 1833, même légèrement accrue en faveur des Italiens. Ce qui signifie que, sous l'Autriche, l'italianité a augmenté. Mais pas seulement en nombre : elle a aussi augmenté en intensité. La minorité italienne dalmate, qui, il y a peu d'années, protestait contre une union avec l'Italie et qui se déclarait « autonome » ou dalmate [2], ne voit aujourd'hui, grâce à l'oppression autrichienne, d'autre salut que dans l'Italie. C'est l'histoire de tout pays où un gouvernement étranger cherche à imposer une autre langue et d'autres coutumes à une majorité ou à une minorité : il ne réussit qu'à aviver le sentiment national de celle-ci. Il ne faut donc pas attribuer à l'Autriche les progrès du slavisme. Un gouvernement ne réussit jamais à modifier profondément l'état démographique d'un pays. C'est seulement la supériorité numérique de l'élément slave et ses progrès naturels au cours du XIXe siècle qui ont renversé les conditions politiques de la Dalmatie. Le suffrage universel, seul, aurait suffi pour effacer l'italianité non seulement des communes rurales, mais aussi des villes. Si les Italiens y ont gouverné pendant longtemps, c'est grâce à un système électoral censitaire, antidémocratique, qui est encore en vigueur pour les élections communales et diétales et par lequel les votants sont divisés en trois catégories, avec un nombre égal de représentants : la première des gens riches, la seconde des moins riches et la troisième des

1. Donato Sanminiatelli *Noterelle dalmate*, dans la revue *Nuova Antologia*, du 1er juin 1897 : « Pour me tenir au juste milieu, je crois ne pas me tromper en disant que les Italiens sont environ 40.000. Ces Italiens sont en partie de sang et d'origine slave; mais cela ne doit pas nous préoccuper, car c'est d'après les sentiments et non d'après la famille qu'on doit juger l'homme », p. 393. Sentiments exquis et dont il faut toujours tenir compte, même à l'égard de ces Dalmates de nom italien, auxquels on reproche d'être affiliés au parti croate. Très souvent même, ils ne font que rendre aux Slaves ce que les Italiens, naguère, leur avaient pris. Il y a en Dalmatie des familles au nom italien, qui est un nom slave italianisé. Par exemple, au XIVe siècle, les Slavitch de Traù changèrent leur nom en Rossignoli Slavuj-rosignolo).

2. En 1906, Ziliotto, champion de l'italianité dalmate, disait à la Diète de Zara : « Nous, séparés de l'Italie par toute l'Adriatique, nous, quelques milliers d'hommes épars, sans continuité de territoire, parmi un peuple non de centaines de milliers mais de millions de Slaves, comment pourrions-nous penser à une union avec l'Italie ? » (cité par Sanminiatelli). Passage où l'on voit nettement que Ziliotto acceptait l'union du peuple de la Dalmatie avec celui de son hinterland, autrement il n'aurait pas parlé des millions de Slaves.

pauvres. Là seulement où le riche comptait pour cent et le pauvre pour un, les Italiens pouvaient se soutenir; si le gouvernement autrichien avait adopté le suffrage universel, comme nous l'avons en Italie, les Italiens de la Dalmatie auraient également perdu, sans violence, toutes les mairies. D'ailleurs si, dans ces derniers temps, ils ont pu tenir bon en quelques endroits, malgré le gouvernement, c'est qu'ils ont su louvoyer, et comme l'avoue SANMINIATELLI, qui certainement n'est pas suspect, parce qu'ils ont su profiter des divisions entre les Slaves, « en s'alliant ici avec les Serbes, là avec les plus raisonnables des Croates».

Une émigration en Dalmatie est-elle possible?

Mais quelqu'un pourrait soutenir qu'il serait possible d'augmenter la minorité italienne dalmate par une émigration de notre part, aussitôt que les conditions politiques seraient changées et que l'élément italien y trouverait ces garanties de permanence, de sécurité et de développement que le gouvernement à présent lui refuse et qu'il n'admet qu'en faveur de l'élément slave. A ce propos, un écrivain que nous appellerons seulement imprudent, a prédit à la Dalmatie, si la conquête italienne n'avait pas lieu, un sort semblable à celui de la Tunisie, où les Italiens forment la majorité de la partie européenne de la population [1]. Quelques auteurs, avec peu de précision, ont fait allusion à un groupe de « pugliesi » (apuliens, habitants de la Pouille) qui s'est établi en Dalmatie, mais qui fut, hélas! en très peu de temps croatisé; ce groupe, qu'on porte à 2.000 hommes, que d'autres, à leur tour, font croître par génération spontanée jusqu'à 3.000 personnes, serait l'embryon de l'émigration italienne en Dalmatie, qui pourrait renverser la proportion existant jusqu'ici entre les deux peuples de ce pays [2].

Mais, s'il n'est pas possible de faire des prévisions positives sur ce qui pourrait arriver en Dalmatie, en cas de changement des conditions politiques, ces mêmes auteurs se taisent sur un fait sûr, qui est d'une importance capitale à cet égard, c'est-à-dire l'émigration slave de la Dalmatie,

1. A. TAMARO : Dans le volume *La Dalmazia*, 1915. Voir ma critique dans la *Voce*, édition politique.

2. T. de BACCI VENUTI: *L'Azione*, 1915. Mais dans toute la Dalmatie il n'existait en 1913, que 2.425 Italiens (du Royaume); comment se fait-il alors que le seul groupe des Italiens croatisés s'élève à 3.000? C'est le miracle de la multiplication... des apuliens. Voir l'*Oester. stat. Handbuch*, 1913, p. 12.

Le rapport du consul anglais de Zara nous en fait narration dans ces termes : « Dans les 50 dernières années, l'émigration de la Dalmatie a été assez considérable et quelques districts ruraux ont perdu une bonne partie de leur population. On évalue à 6.000 par an les personnes qui quittaient le pays avant la dernière crise des États-Unis, et bien qu'après cet événement, le nombre des émigrants ait diminué, il est probable que le nombre actuel des émigrés n'est pas de beaucoup inférieur. Malheureusement on ne tient pas de statistiques sur l'émigration. Une émigration annuelle de presque 10 p. 1.000 de la population pourrait sembler d'abord un malheur sérieux pour un pays si pauvre et peu peuplé, si des facteurs particuliers n'en faisaient une source de richesse. Le Dalmate quitte son pays avec l'intention de rassembler une fortune et d'y retourner dès qu'il a réalisé son projet, et même pendant son séjour en Amérique ou ailleurs, il envoie de l'argent à ses parents, chez lui. Ce flux constant d'argent de l'étranger, que l'on croit s'élever à plusieurs millions chaque année, et le retour graduel des émigrés qui ont fait des épargnes ou qui ont réussi à amasser des fortunes considérables, ce qui n'est pas très rare, concourent à atténuer la pauvreté générale du pays... Les Dalmates émigrent principalement en Californie et en Argentine, où, comme par exemple dans la ville de Buenos-Ayres, il y a une colonie de 30.000 personnes; d'autres vont au Chili, en Océanie et dans la Nouvelle-Zélande [1]. »

Mais le phénomène étudié ne se limite pas à ces faits, qui devraient déjà ouvrir les yeux à ceux qui songent à une forte émigration en Dalmatie, comme ils la rêvaient pour la Libye, car il est bien évident qu'on ne peut immigrer dans un pays, qui, à cause de la pauvreté de ses ressources économiques et de sa haute natalité, est lui-même obligé d'émigrer. Il y a un autre fait très important, c'est que les places laissées vacantes dans la vie agricole par les émigrants dalmates sont occupées par les immigrés de l'Herzégovine et du Monténégro, qui se contentent de bas salaires, ne suffisant pas aux Dalmates. « Il y a des circonscriptions, dit le consul anglais, où l'offre de la main-d'œuvre pour les travaux agricoles est tout à fait insuffisante et, dans ces endroits comme aussi dans les ports, où la main-d'œuvre ne suffit pas, des ouvriers de l'Herzégovine et du Monténégro sont amenés. » Et cela d'autant plus, que les émigrés qui rentrent ne se sentent pas disposés, après un long séjour dans les villes d'Argentine à retourner dans leurs villages et préfèrent s'établir dans les villes le long de

1. « *Diplomatic and consular rapports. Report for the year 1910-1911 on the commerce, industries and navigation of Dalmatia* », N° 4.933.

la côte. » Le consul anglais nous dessine par ces mots toute une série de phénomènes sociaux du plus grand intérêt. On voit la Dalmatie, qu'on comprendra plus tard être construite géologiquement comme la Cyrénaïque (Libye), pays pauvre et sans grandes ressources, atteindre la saturation de population et chercher par l'émigration, qui fait concurrence à l'émigration italienne, un débouché dans les Amériques; on voit arriver dans les campagnes et les villes (ports) de nouvelles masses slaves, provenant de pays plus pauvres encore et d'un développement social encore moins complet, comme, par exemple, l'Herzégovine et le Monténégro, s'adaptant facilement au pays par identité de langue et par consanguinité. On voit les Slaves enrichis par l'émigration s'établir dans les villes et augmenter par là la bourgeoisie slave, de la même manière que, dans notre Midi, le « cafone » (paysan) enrichi revient de l'Amérique et commet, aux yeux de notre bourgeoisie, le grand crime de mettre des chaussures et de porter un chapeau, ce que les paysans n'ont pas fait depuis des siècles et ce que, selon les idées de notre bourgeoisie, ils ne devraient pas faire pendant d'autres siècles encore. Tout cela ne nous montre pas la Dalmatie comme un pays où l'on pourrait aisément diriger une émigration de notre population, qui n'y trouverait ni des salaires alléchants ni un milieu convenable. C'est seulement pour des travaux industriels, peut-être, que les métiers italiens pourraient concourir, si d'autres industries, comme celle du ciment, se développaient, exigeant une main-d'œuvre choisie. Mais il s'agirait toujours de petits noyaux isolés, de quelques centaines d'Italiens au plus, qui ne pourraient pas modifier l'état ethnographique actuel. Ce sont les plus raisonnables des hypothèses qu'on puisse avancer à propos de l'émigration en Dalmatie.

Langue, culture et volonté politique

Mais en calculant le nombre des Italiens dalmates, il faut prendre bien garde de ne pas tomber dans l'erreur qui dérive de la confusion de l'italianité de langue avec l'italianité de culture et l'italianité politique. Même en considérant l'usage de l'italien, il faut être circonspect, car le fait que tous les Dalmates des villes maritimes parlent couramment l'italien, ne prouve que leur « *bilinguité* » et non leur *italianité*. La Dalmatie est un pays slave, qui a eu pour langue savante l'italien,

comme la Croatie est un pays slave qui a eu pour langue savante l'allemand. C'est un voyageur anglais qui, en 1849, en passant le Vélébit, observait : « La langue du peuple est toujours l'illyrique (serbo-croate), la même que j'ai entendu parler à travers toute la Dalmatie, la Serbie, la Bulgarie et les sommets du Monténégro. Mais le vernis de la civilisation cessait d'être italien et j'entendais déjà les premiers mots allemands [1]. » Cependant, de la même manière qu'aujourd'hui personne ne pourrait dire la Croatie allemande, de même aucun ne pourrait soutenir que la Dalmatie est italienne. Le vernis en est tombé ou est en train de tomber, et en tout cas, ce n'est qu'un vernis. Le fait que beaucoup d'entre les Serbo-Croates parlent et écrivent bien l'italien devrait seulement nous montrer l'influence que notre pays et notre culture pourraient avoir sur ce peuple, mais il ne doit pas nous illusionner à propos de leur nationalité. Les classes supérieures du Piémont ont parlé le français jusqu'au dernier siècle ; Alfieri, Cavour ont dû « apprendre l'italien », mais ce ne serait pour personne d'entre nous un argument pour démontrer que le Piémont est une province française ! On peut parler italien et être slave de sentiment ; et ces conditions particulières étant données, je ne trouve rien d'extraordinaire dans ce fait que le journal panslaviste *l'Avenire*, publié à Raguse, entre le 5 août 1848 et le 31 mars 1849, par le docteur A. Casnacitch, était écrit en italien, comme je n'ai trouvé rien d'extraordinaire en voyant un journal propagandiste français pour l'Alsace-Lorraine écrit dans le dialecte alsacien, qui est un dialecte allemand (il s'appelait, me semble-t-il, *Durch Elsass-Lothringen*). La langue est certainement un élément très important du sentiment de nationalité, mais la Suisse et le Canada sont là pour démontrer qu'elle n'est pas l'élément fondamental.

L'élément fondamental de la nationalité est la volonté, qui s'exprime par les plébiscites. Au lieu des plébiscites, nous avons en Dalmatie les élections politiques, lesquelles démontrent que, dans toute la Dalmatie, excepté le petit noyau de Zara, la volonté populaire est serbo-croate. En 1911, les Serbes avaient 11.460 votes, c'est-à-dire 14.38 o/o ; les Croates, 62.148 ou 78 o/o ; les Italiens, 5.925 ou 7.43 o/o. Des 6.000 votes italiens, presque 4.000 sont concentrés à Zara ; le reste est dispersé dans toute la Dalmatie. Qu'ils soient donnés ou non par des personnes qui parlent l'italien — à Zara il y a beaucoup de votes de paysans slaves attachés à leurs patrons italiens — ils ont une claire signification politique et ce sont eux

1. A. A. Paton : *The Highlands and Islands of the Adriatic*, Vol. II, p. 104.

qui comptent exclusivement, lorsque nous nous demandons si la Dalmatie veut venir du côté de l'Italie ou s'unir aux provinces slaves avoisinantes.

La Conscience Nationale Slave

On dit que la masse rurale croate analphabète, dirigée par des prêtres et par des agitateurs, ne possède encore aucune conscience nationale. On oublie cependant que les masses rurales italiennes n'avaient, elles non plus, aucune conscience nationale pendant notre renaissance politique. Si ces masses n'ont pas une conscience slave, elles n'ont pas certainement une conscience italienne, et ne peuvent l'acquérir. Des siècles de lutte nationale le rendent inconcevable. Il n'est pas non plus possible d'imaginer que l'Italie, après avoir occupé la Dalmatie, puisse en chasser le clergé et ceux qu'on appelle les agitateurs, c'est-à-dire la bourgeoisie des villes que nous voyons occuper aujourd'hui les fonctions de maires, d'avocats et de députés du pays, avec un sens national si développé qu'elle est prête à supporter, pour l'idée slave, la prison, la persécution, l'exil et la mort. Il faut lire dans SETON-WATSON [1] et dans GAYDA la description de l'état d'âme de ces nouvelles générations de Serbo-Croates pour comprendre comment leur sens national, qu'il soit provoqué par l'Autriche ou spontané, ne peut désormais être ni détourné ni supprimé. GAYDA, en le décrivant, a oublié, évidemment, la thèse italienne qu'il se proposait de démontrer et,

1. SETON-WATSON : *The southern slav question (La question slave méridionale)*, 1911, dit en décrivant le mouvement slave contre l'oppression du comte KHUEN : « The mouvement was greated with equal surprise and enthousiasm thorough the southern slav provinces, *and nowhere was the enthousiasm so marked as in Dalmatia...* The mouvement in Croatia found a lively echo in Dalmatia... Everywhere public meetings of protest and sympathie were held... The « black days » still form a vivid memory of the Dalmatian people » à la page 113, 114. « Ce mouvement avait crû avec un enthousiasme surprenant à travers les provinces slaves méridionales et nulle part l'enthousiasme *ne fut si marqué qu'en Dalmatie...* Le mouvement de Croatie trouva un écho très vif en Dalmatie. On tint partout des réunions publiques de protestation et de sympathie... Les *journées noires* sont encore très vives dans l'esprit du peuple dalmate (p. 113, 114). » Il s'agit d'une participation vive, populaire au mouvement croate de protestation contre l'oppression hongroise. MANTEGAZZA avait déjà remarqué le grand enthousiasme des Dalmates slaves pour la Russie (*L'altra sponda*, p. 442 sq.) au temps de la guerre russo-japonaise. En face de ces témoignages, on ne peut pas croire ceux qui affirment que le sens national n'est pas développé chez le peuple slave-dalmate. Que devrait-on dire alors de certaines contrées de l'Italie?

entraîné par son âme généreuse et par son intuition historique, il a senti l'importance des événements, il a indiqué le moment précis où l'évolution de la conscience slave a atteint un point d'unification tel que l'achèvement de ses destinées ne pouvait plus être retardé. « Le coup décisif est porté par la guerre balkanique. Il n'est pas facile d'imaginer ce qu'elle signifie dans la renaissance sud-slave, si l'on n'a pas vécu directement ces événements. Il y a dans l'histoire de chaque peuple des événements décisifs, qui parachèvent d'un coup, en peu de mois, comme une nouvelle conscience et une nouvelle volonté, préparées dans une longue, obscure et silencieuse élaboration intérieure. Ils sont comme une révélation inattendue : ils semblent créer, avec la rapidité de la foudre, des états d'âme gigantesques ou des faits collectifs nouveaux, qui ont cependant mûri, par des vicissitudes compliquées, pendant des dizaines d'années. Dans la guerre balkanique, victorieuse pour les chrétiens, la race sud-slave de l'Autriche : Croates, Serbes, Slovènes, a trouvé son moment décisif d'unification nationale. Elle y a senti l'épopée, elle s'en est enorgueillie et s'est révélée sous un aspect nouveau. L'exaltation sentimentale, le sacrifice, l'orgueil de la victoire, facteurs infaillibles de l'unification et de l'ascension nationale d'un peuple, ont créé une solidarité palpitante, qui se répand et s'individualise au delà des frontières politiques de l'empire. Alors on a vu des faits impressionnants. A Lubiane, Zagreb, *Spalato*, Serajevo, les journaux qui parlent des victoires serbes sont arrachés des mains des crieurs et ces victoires donnent lieu à des démonstrations quotidiennes. Les bateaux qui passent par les *ports dalmates*, en transportant des recrues monténégrines appelées de l'Amérique, sont salués avec un délire fou par les masses slaves qui se pressent aux jetées... L'union spirituelle se manifeste sous des formes bruyantes et téméraires. Le maire de Spalato conduit un cortège qui déploie les drapeaux serbes et monténégrins, tandis que la diplomatie de Vienne essaye d'effacer des cartes officielles la Serbie et le Monténégro. Le maire de *Sebenico*, du parti clérical et radical, dévoué par tradition au gouvernement, publie un manifeste invitant la population à fêter les victoires des États balkaniques... A Vienne, on commence par la répression : le 20 novembre 1912, on dissout les conseils municipaux de Spalato et de Sebenico... Après la guerre, la Serbie représente un formidable facteur nouveau ». Laissons donc nos auteurs s'amuser au souvenir des luttes entre les Serbes et les Croates ; laissons-les appuyer sur les différences de religion, d'alphabet et de caractère, et supposer possible une

scission entre la Croatie et la Serbie, sur laquelle pourrait spéculer l'Italie pour reprendre la Dalmatie! J'ai indiqué *en italique,* dans le passage de GAYDA, les villes de la Dalmatie qui ont participé au mouvement national slave. Dans ces manifestations, est-ce que le gouvernement autrichien entrait pour quelque chose? Posée la prémisse, non admise du reste, que le gouvernement autrichien ait lui seul excité le slavisme en Dalmatie, deux choses sont certaines pour nous : d'abord qu'il y a trouvé la matière première prête, c'est-à-dire une majorité énorme de gens parlant le slave, en opposition sociale avec une minorité italienne oppressive; ensuite que le mouvement slave devenu plus vivace a senti le besoin d'émancipation et qu'il est désormais décidé à vivre sa vie propre, même contre la volonté du gouvernement autrichien. Celui-ci a protégé le mouvement croate-catholique, dont est né le parti serbo-croate libéral, le successeur de demain; c'est le même parti qui s'est souvent allié aux Italiens et qui a promis de protéger la culture italienne. A la tête de ce mouvement étaient TRUMBITCH et SMODLAKA, pour qui les écrivains italiens eurent des paroles de sympathie, avant que l'agitation « Pro Dalmatia » fût portée en Italie. Après la guerre balkanique et ses effets sur les Dalmates slaves si bien observés par GAYDA, on assista à la guerre austro-serbe, aux victoires serbes sur l'Autriche et à l'oppression autrichienne contre les Slaves de la Dalmatie, de la Bosnie, de la Croatie. Quel progrès de fraternité, quelle détermination de volonté nationale! Nous avons lu dans les journaux que les populations de la Dalmatie ont été domptées par un régime de fer, sans quoi leur sympathie pour les Serbes aurait éclaté en un mouvement de rébellion ouverte.

La Dalmatie et son hinterland

Les Dalmates ont, du reste, pour s'unir aux Serbes et aux Croates de la Bosnie et de l'Herzégovine, outre les raisons du sentiment national celles de l'intérêt économique. L'avenir de la Dalmatie dépend de son union étroite avec son hinterland. Si Venise a étouffé la Dalmatie, on peut dire que l'Autriche l'a torturée d'une manière contraire à la nature. Venise voulait qu'elle ne commerçât point; l'Autriche veut qu'elle commerce d'une manière irrationnelle. Elle sacrifie la Dalmatie aux intérêts de la Hongrie et de Trieste, en lui refusant le ralliement ferroviaire avec les provinces de

la Bosnie-Herzégovine, dont elle a été dans le passé et sera à l'avenir le débouché naturel.

Déjà depuis 1500, Spalato était le point d'arrivée des caravanes bosniaques; dans cette ville siégeait même une autorité turque, un *émir*, pour la perception des taxes et des droits de douane sur les marchandises qui y étaient importées et exportées[1]. En 1578, il y fut construit un lazaret. La terrible épidémie de 1814 fit suspendre les caravanes, mais elles étaient considérées d'une telle importance pour le pays, que, lorsqu'elles furent rétablies en 1844, toute la population, conduite par les autorités, se rendit plusieurs lieues loin de la ville au-devant de la première caravane qui reprenait le même chemin, en l'accueillant par des démonstrations les plus cordiales[2]. Pendant la domination vénitienne, les procurateurs s'étaient doutés du péril que Venise courrait, si les Turcs ouvraient sur la côte dalmate un port qui serait rapidement devenu le débouché de leurs provinces[3]. Eh bien! sous la domination autrichienne, la Dalmatie, ou mieux encore Spalato, car c'est bien de ce port qu'il s'agit, a été sacrifiée à Fiume et à Trieste. Les Hongrois et les Italiens se sont trouvés d'accord dans la volonté d'empêcher qu'un chemin de fer, partant de Serajevo ou d'une autre localité de la Bosnie, aussi bien que de la Croatie, et débouchant à Spalato, fît de cette ville la rivale certaine de Fiume et diminuât sensiblement le commerce de Trieste[4]. Fiume n'est, en effet, qu'un port absolument artificiel de la Hongrie. L'importance de son trafic est due à des tarifs protecteurs qui le rendent le port le plus convenable du Royaume hongrois. L'Autriche n'a jamais voulu en outre accorder le chemin de fer à travers les Alpes dinariques pour cette raison que c'est l'Italie

1. *Monumenta spectantia hist. slav. merid.* VIII, 205 ; et pour la fin de ce charroi sous la domination autrichienne, l'introduction du livre de Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*.

2. A. A. Paton: *The Highlands and Islands of the Adriatic* II, 12.

3. « Saria la ruina non solum de Spalato ma delli lochi et datii di tutta la Dalmazia, » (ce serait la ruine non seulement de Spalato, mais aussi des autres localités de toute la Dalmatie, la perte certaine de tous les droits de douane). (*Relationes viri nobilis domini Aloysii Ferro*, etc., 1557 (dans *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, XI, 103). On trouve la même remarque dans la *Relazione de nobili* M. Bon et G. Erizzo, de l'an 1559. (XI, 121-128.)

4. Un projet de ralliement ferroviaire de Serajevo avec Spalato fut bien mis en œuvre qui, bifurquant à Lavsa (entre Zenica et Serajevo) devrait se diriger sur Spalato en passant par Travnik... Cette ligne n'est actuellement installée que jusqu'à Bugoïno et les pétitions et les interpellations aux Chambres de Vienne et de Budapest, demandant sa réalisation, rencontrèrent toujours des obstacles insurmontables

qui aurait profité du développement du port de Spalato, ce qui aurait facilité ses rapports économiques avec les provinces balkaniques [1].

Au contraire, l'Autriche a eu l'idée de tracer une voie ferrée littorale, de Fiume à Cattaro, pour des raisons stratégiques et dans le but lointain d'y faire passer le grand trafic allemand vers les Balkans et même vers le chemin de fer de Bagdad. En disant que l'Autriche a traité la Dalmatie d'une manière contraire à la nature, j'ai voulu mettre en évidence la question du trafic longitudinal et du trafic naturel qui est celui reliant la côte

dans les cercles de commerce et les représentations autonomes de Trieste et de Fiume » *Centurio : Per l'altra riva de l'Adriatico*, 1904, p. 90.

" The need for an extension of the Spalato-Sinj railway across the Bosnian frontier via Arzano-Livno to the present terminus in Bugoïno, has long been apparent to the Dalmatians, but the supine attitude of the Austrian and Bosnian Governements has hitherto allowed them to clamor for it in vain. » (Le besoin d'une prolongation du chemin de fer Spalato-Sinj à travers la frontière de la Bosnie par la voie de Arzano-Livno jusqu'au bout actuel du chemin de fer Serajevo-Bugoïno a paru évident aux Dalmates depuis longtemps, mais l'attitude d'extrême apathie du gouvernement autrichien et bosnien, ne leur a permis jusqu'à présent que de vaines réclamations. Seton-Watson : *The southern slav question*, p. 533.

Le consul anglais de Zara aussi fait observer l'importance et l'utilité de la ligne Spalato-Bosnie, " between Dalmatia and his hinterland " (entre la Dalmatie et son hinterland), *Diplomatic and consular reports for the year* 1910-11 : *on the commerce, industries and navigation of Dalmatia*, n° 4933. Annual Series, p. 4. Montegazza disait, lui aussi : « Spalato, le centre le plus peuplé et le plus commercial de la Dalmatie, sera appelé à changer sensiblement l'état actuel des choses et à devenir un des principaux débouchés de la Bosnie. Cette fonction lui est assignée par sa position géographique et par son plus grand voisinage du centre de la Bosnie et de ses plus riches régions. Aujourd'hui cet état ne peut être réalisé, car la Hongrie s'est toujours opposée à la création d'une ligne ferroviaire qui lierait Spalato au réseau des chemins de fer de la Bosnie. » (*L'Altra sponda*, p. 414, V. Mantegazza).

Il faut avoir un bandeau sur les yeux, comme Gayda, pour écrire : « Le puissant rempart des Alpes dinariques sépare la Dalmatie de la vraie terre serbe... Entre les deux pays, il ne peut y avoir d'échanges commerciaux et il n'y a pas de communications. » Ou il faut être de mauvaise foi comme Alberti pour attribuer seulement à l'âpreté des montagnes le manque d'un réseau ferroviaire qui unisse la Dalmatie à la Bosnie, et je dis de mauvaise foi parce qu'Alberti est un homme cultivé et ne peut pas ignorer les faits que je viens d'indiquer (*Vita italiana all' estero*, 15 juin 1915, p. 430). Mais cependant nous avons vu qu'il y avait des échanges, et de quelle importance! depuis 1500, et nous voyons qu'on demande vivement des communications qui rompent la barrière des Alpes dinariques.

1. Il me plaît de pouvoir opposer ici le nationaliste Federzoni au nationaliste Alberti. Federzoni, dans *La Dalmazia che attende*, nous fait savoir à la page 64, qu'une ligne ferrée Spalato-Serajevo serait d'un grand avantage pour Ancone et pour le trafic de toute l'Italie. C'est pourquoi la Dalmatie a été condamnée à ne pas

à l'intérieur [1]. Il est remarquable de voir comment ceux qui veulent unir la Dalmatie à l'Italie poursuivent, plus ou moins inconsciemment, la même politique autrichienne, en prétendant que les Alpes Dinariques, dans ce temps de tunnels, séparent la Bosnie de la Dalmatie et que la vie économique de celle-ci doit être exclusivement sur la mer Adriatique. De cette manière, ils se rangent contre les vrais intérêts de la Dalmatie et en même temps de l'Italie ; parce que, pour l'Italie, une Dalmatie qui serait un débouché naturel des Balkans, signifierait aussi son rapprochement avec les producteurs de blé roumains et russes, dont l'importance, après ce qu'on a vu se passer aux Dardanelles, est pour nous de tout premier ordre. Ils s'accordent parfaitement avec ceux de leurs collègues qui voudraient nous condamner à continuer en Dalmatie le rôle d'oppression et de division des nationalités rempli par l'Autriche. Beaucoup d'entre les Dalmates et les Triestains italiens n'attribuent pas à l'Italie une tâche supérieure à celle de l'Autriche, ou de la République vénitienne et, ne voyant pas beaucoup au delà des confins de leur pays ou de leurs intérêts particuliers, voudraient engager l'Italie dans une politique de conquête, contraire aussi bien à ses intérêts qu'à ses traditions et à ses sentiments. Ils ne voient la question, comme il nous arrive souvent, à nous autres Italiens, que du point de vue « municipal » ; ils ne voient l'Italie que du point de vue dalmate, triestain ou fiumain et non du point de vue positivement italien.

avoir des chemins de fer vrais et propres. Federzoni ne suppose pourtant pas que le trafic Spalato-Ancone nuirait à Trieste, dont Alberti soutient vivement les intérêts.

1. Le volume que je viens de citer : « *Dalmatien und das oesterreichische Küstenland* », est le recueil d'une série de conférences qui furent faites à l'Université de Vienne en 1911 et où se trouve précisé le point de vue « autrichien », qui lui a servi de base, et auquel je fais ici allusion. M. Mario Alberti, en s'appropriant la thèse autrichienne-triestaine, que la Dalmatie est naturellement séparée de la Bosnie, dit que cette thèse est « documentée » par des sources autrichiennes non suspectes, (*Vita italiana all estero*, 15 juin 1915, p. 429), c'est-à-dire par ce livre. Non, Monsieur Alberti, ces sources sont évidemment suspectes et précisément pour la raison que l'Autriche veut détacher la Dalmatie aussi bien de l'Italie que de la Bosnie-Herzégovine! Les données du petit travail du professeur A. R. Toniolo : *La Dalmazia, Studio di geografia antropica ed economica*, 1914, sur lequel s'est engagée une intéressante polémique entre l'auteur et G. Caraci, dans la *Rivista geografica italiana* (février, mars, avril 1915), sont extraites principalement de ce volume.

La Dalmatie n'appartient pas géographiquement à l'Italie

La question de savoir si la Dalmatie appartient à l'Italie ou à la péninsule balkanique est un problème géographique, ce qui revient à dire que c'est un problème vide de signification. C'est une chose si abstraite et si dénuée de fondement que de faire terminer l'Italie à l'Adige, plutôt qu'à la Narente, par un jeu de définitions, qu'il ne vaudrait pas la peine de s'y arrêter, si des hommes sérieux ne s'amusaient souvent à ces problèmes. Sous ces jeux se cachent toujours ou presque toujours la passion, l'intérêt et les buts inavoués du polémiste politique et, de la même manière que l'Allemand Fischer propose l'Adige pour frontière de l'Italie, les Dalmates italiens proposent, avec la même franchise, la Narente. Ces propositions se valent et la science et le bon sens n'auront pas fait de grands progrès, quand l'une et l'autre auront été réduites, par quelques observations, à leur juste valeur. Heureux, il me semble, les Anglais, qui du moins n'ont pas de doute et de discussions sur leurs « frontières naturelles », puisque la mer y pourvoit si bien. Mais l'Italie, où le passage de Dante « il pié fermo », a fait accumuler tant de dissertations dans les bibliothèques, peut se permettre aussi le luxe de discuter de ses « frontières naturelles ».

Je n'aurais pas même fait allusion aux nouvelles prétentions de certains écrivains affirmant que la Dalmatie appartient « géographiquement » à l'Italie, s'ils n'affirmaient aussi, qu' « elle lui a toujours appartenu », ou s'ils ne soutenaient que d'autres géographes, et non des moindres, avaient fait la même assertion ; car le problème d'abstrait devient historique, et l'on présente comme tradition ce qui n'est qu'innovation toute récente.

Je ne dirai rien de Cippico ni de Dudan, excusables par leur incompétence aussi bien que par leur passion qui, dans cet argument, leur fait voir blanc ce qui est noir ; je ne ferai qu'indiquer, en passant, une carte singulière, répandue naturellement par un groupe nationaliste de Milan, où la Dalmatie, depuis Obrovazzo jusqu'à la Narente, est marquée comme faisant partie de l'Italie, avec cette inscription, manquant tout à fait de sens commun : « Les *nouvelles* frontières *naturelles* d'Italie » ; mais comment pourrais-je laisser passer l'affirmation de M. de Stefani, professeur de l'Institut Royal des Etudes supérieures de Florence, un savant de valeur par conséquent et voué à l'enseignement public, parue dans la *Nuova Antologia*, revue qui, à tort ou à raison, passe pour la plus influente revue italienne ? De Stefani dit : « Dans les traités de géographie antérieurs à 1850,

même dans celui de Marmocchi, sujet florentin du Grand Duc, la Dalmatie est décrite comme une région appartenant géographiquement à l'Italie et habitée par des Italiens. Telle elle était réellement » (1915, p. 620).

Eh bien, dans les éditions que j'ai consultées, Marmocchi, non seulement ne décrit pas la Dalmatie comme une région appartenant géographiquement à l'Italie, mais je n'ai trouvé une telle affirmation dans aucun des auteurs de la première partie du XIXe siècle que j'ai pu consulter. Furzi (*Geografia Universale*, Firenze, 1841), qui annexe Malte et la République Ionienne à l'Italie, n'y comprend pas la Dalmatie ; dans l'édition de 1854, il y ajoute même Monaco, Saint-Marin et la Corse, mais non pas la Dalmatie ; Paccini (*Elementi di geografia*, Firenze, 1857), qui embrasse même le Tyrol, exclut la Dalmatie ; Balbi, qui fut parmi les plus consultés de son temps, dans le *Compendio di geografia universale*, Venezia, 1819, ne pense jamais à unir la Dalmatie à l'Italie. Mais si cette affirmation ne se trouve pas dans les auteurs anciens, elle ne se trouve pas non plus chez les auteurs modernes, ni chez les vulgarisateurs, ni chez les savants. Le *Dizionario corografico* d'Amati, paru en 1868, sous l'article « Dalmazia » (p. 397), déclare explicitement ce qui suit : « On ne parle dans cet ouvrage de cette région qu'en appendice, parce qu'elle est géographiquement en dehors des frontières naturelles de notre péninsule, qui finit par l'Istrie au golfe de Quarnero, bien qu'elle ait avec l'Italie des rapports étroits au point de vue historique et ethnique ». Et même dans les ouvrages encyclopédiques, comme le *Nuovo dizionario di geografia universale* de C. Bertacchi (1904), dans *l'Italia*, (collaborateurs : G. Marinelli, L. de Marchi, G. Paoletti, A. Piori, E.-U. Giglioli, F.-L. Pullé, T. Taramelli, etc.), ni dans la *Nuova Italia*, ou Dictionnaire des Communes du Royaume *et des principaux pays d'Italie au delà des frontières*, ni même dans cette déplorable compilation « dédiée aux terres irrédentes », publiée sous le nom de *Nuovo dizionario geografico*, de E. Giacone, etc., l'opinion que la Dalmatie est italienne, loin d'être discutée, n'y est pas même soulevée. Les problèmes de frontières est un jeu de géographie, par lequel les frontières naturelles peuvent être élargies ou restreintes, mais chaque jeu a ses règles et ceux qui voudraient réunir géographiquement la Dalmatie à l'Istrie, oublient les règles les plus élémentaires du jeu, abusent par là de notre patience, se heurtent, non seulement à l'évidence des yeux et du bon sens, mais encore à la tradition commune : celle-ci, sur ce point, va du Dante et Fazio degli Uberti jusqu'aux auteurs contemporains et elle a toujours posé dans le Quarnero, un peu plus haut ou plus bas, à l'Arsa, à la Fiu-

mara, ou, comme un auteur récent, à la Pointe de Dubno, la frontière naturelle d'Italie, mais jamais à la Narente [1].

Italie et Serbie

Est-ce que l'Italie a quelque intérêt à se mettre en opposition ouverte avec les Serbes et les Croates? Je comprends très bien ceux qui, malgré le contraste prévu, soutiennent qu'il est utile et même nécessaire pour l'Italie de se ranger contre les Slaves méridionaux. C'est une conception comme une autre, une opinion discutable, bien que, à mon avis, profondément erronée, mais au moins une conception qui est fondée sur une donnée précise : l'inévitabilité du conflit. Si l'on admet cette hypothèse que nous devons entrer tôt ou tard en conflit avec les Slaves du Sud, il vaut alors mieux que cela arrive dès à présent où il nous est encore possible de nous emparer de la Dalmatie et de leur enlever ainsi une position stratégique de toute importance.

Ceux que je ne comprends pas, c'est-à-dire que je comprends trop bien malheureusement, sont ceux qui veulent la conquête de la Dalmatie avec l'illusion, sincère ou non, qu'elle ne nous mettra pas en rivalité avec les Slaves. Ils prodiguent les phrases les plus douces et font les vœux les

1. Ayant interrogé par lettre M. le professeur G. de Stefani sur quelles sources il fondait les assertions relatives à l'italianité géographique de la Dalmatie, j'ai eu en réponse cette lettre que je reproduis sans commentaire, avec l'autorisation de l'auteur :

« J'ai eu aussi votre première lettre. Parmi les livres de mon père qui, exilé à Turin, avait enseigné la géographie à l'Institut Cavour, je me rappelle avoir vu un opuscule, qui me semble certainement de Marmocchi et qui attribue la Dalmatie à l'Italie. J'ai recherché à Florence. Dans le *Dizionario geografico* de Marmocchi, il n'y a que quelques allusions; dans la seconde édition de la *Geografia*, qu'on dit de Marmocchi, mais qui est rédigée par un autre et publiée dans un petit volume après 1848, il n'y a rien. Parmi les livres de la maison, qui ont été dispersés çà et là, dans des changements très accidentés, je n'ai pas pu trouver la première édition de Marmocchi, qui doit être de 1844 environ. Je ne l'ai pas trouvé non plus à l'Institut supérieur, ni à la Bibliothèque Nationale. Je compléterai mes recherches dans d'autres Bibliothèques et je les étendrai à d'autres vieux traités de géographie, antérieurs à 1848.

« Avec compliments Très dévoué,

« C. DE STEFANI, Florence. »

plus fervents pour l'accord italo-slave, à condition, bien entendu, que la Serbie et la Croatie renoncent à la plus importante partie de la Dalmatie, à Spalato. Car c'est justement de Spalato et non d'un autre port qu'ont besoin la Bosnie et la Croatie.

Zara est hors de question. Si, dans la campagne qui l'environne, la masse slave est compacte, un fort noyau de volontés italiennes est resté sans doute dans la ville, d'accord avec l'italianité de langue et de coutumes, comme les documents historiques nous l'ont prouvé. D'ailleurs Zara appartient au passé. Sa suprématie en Dalmatie est un souvenir plutôt qu'une réalité. Le commerce moderne cherche d'autres voies et Zara est située sur une étroite presqu'île à l'extrémité de la Dalmatie, en dehors de ces voies. Si elle n'avait la Diète et l'administration, Zara serait presque morte. Spalato la dépasse en habitants, en possibilités commerciales, en avenir comme station balnéaire; lorsqu'il aura le chemin de fer, Spalato deviendra la capitale de la Dalmatie. Moins riche en monuments, Spalato sera la ville moderne, la ville de l'avenir dalmate; Zara restera presque un musée et c'est encore une raison pour laquelle les Slaves ne voudront pas la contester aux Italiens.

Il est donc absolument impossible d'enlever Spalato à l'avenir de la Dalmatie et à son hinterland serbo-croate sans contrecarrer par là les intérêts du peuple serbo-croate et offenser ses sentiments.

Si cette guerre nous trouve vainqueurs à sa conclusion, nous aurons inévitablement la haine et l'hostilité de la portion d'Autriche qui restera debout et l'hostilité de toute l'Allemagne.

Notre possession de Trieste sera toujours jalousée. Et avec un ennemi de ce genre au Nord, est-ce qu'il nous convient de nous faire à l'Est, sur l'Adriatique, un autre ennemi ?

Voilà le problème. C'est ainsi qu'il doit être posé. Je répète que je comprends ceux qui le résolvent en exigeant l'hostilité contre les Serbes, qui voient dans ceux-ci notre ennemi de demain. C'est un point de vue que je n'accepte pas, mais que je peux discuter, car politiquement il n'est pas une utopie.

Ce qui n'est pas réalisable, ce qui est illusoire, ce qui est insensé, c'est de croire pouvoir occuper la Dalmatie et avoir en même temps l'amitié des Yougo-Slaves. Ce serait impossible même si le gouvernement serbe, sous la pression de la Russie et dans la nécessité du moment, croyait convenable d'accepter en compensation un autre débouché sur l'Adriatique en renonçant à Spalato. Nous n'aurions là qu'un accommodement diploma-

tique illusoire. Il nous resterait la rébellion latente en Dalmatie et la haine de tout le peuple serbo-croate, et cette haine, dans un pays si démocrate, ne tarderait pas à se répercuter sur l'attitude du gouvernement. Ou notre occupation de la Dalmatie nous jetterait encore une fois dans les bras de l'Allemagne, dans un état de dépendance économique et politique, ou, plus probablement, elle créerait à notre désavantage une alliance entre Allemands et Yougo-Slaves pour nous chasser de l'Adriatique, ceux-là pour reprendre Trieste, ceux-ci pour reprendre la Dalmatie.

L'occupation, au contraire, de la Dalmatie par les Serbo-Croates, — excepté Zara et, comme nous verrons, quelques îles d'importance stratégique, — surtout si cette occupation devait arriver, comme il est certain, par nos armes et par notre victoire, serait un gage de concorde entre l'Italie et le grand Etat Serbo-Croate.

Cet Etat, dès qu'il sera constitué intégralement et qu'il n'aura rien à réclamer de la Russie, fera une politique indépendante de l'Etat qui l'a protégé jusqu'alors et aura tout intérêt à continuer une politique d'accord avec la nation qui, même ayant dans les Balkans, par sa position, une certaine influence morale, ne peut pas être suspectée de vouloir s'agrandir de ce côté-là à cause de la diversité de race et de buts.

La Serbie a d'anciennes et profondes sympathies pour nous. Nous ignorons la Serbie; ce n'est pas la Serbie qui nous ignore. La culture italienne y est répandue plus qu'on ne le croit. Lorsque la Dalmatie sera unie à la Serbie, des milliers de Slaves, de culture latine et italienne, iront s'unir aux Slaves qui ont subi l'influence grecque ou allemande.

La fascination de notre Renaissance est grande là-bas, autant et plus que chez nous : le journal des revendications nationales s'appelle : *Piemont* ; Mazzini est lu et étudié par les jeunes gens; Garibaldi y est vénéré comme un héros national ; la chemise rouge jouit des sympathies populaires. Notre idéalisme, si persiflé dans les pays allemands, n'a peut-être qu'en Angleterre et en Serbie des admirateurs sincères. Tout inviterait donc la Serbie à être notre amie, si, naturellement, nos revendications nationales, outrepassant les limites de la langue, de la culture, de la volonté, ne faisaient craindre de devenir des revendications impérialistes considérant la Dalmatie comme une colonie à conquérir et à assimiler.

Les raisons stratégiques

La raison militaire et stratégique s'oppose toutefois à l'abandon total de la Dalmatie aux Slaves, même si l'on était persuadé qu'elle appartient à la Serbie et à la Croatie par la race, par le sentiment de la majorité et par l'intérêt économique.

L'honorable Foscari a résumé cette idée dans une heureuse formule, en disant que nous devrions tenir la Dalmatie pour notre défense, même si tous les habitants étaient Slaves [1].

La Dalmatie, dit-on, domine l'Adriatique, et si elle l'a dominée dans le passé, elle la dominera encore plus à l'avenir quand, dans la lutte navale, auront pris une importance prédominante les sous-marins, les petites unités, les mines, les barrages.

En face de la côte italienne sans ports et exposée à l'ennemi, la Dalmatie est ce qu'on peut désirer de mieux pour une flotte, même inférieure en nombre, qui trouve, dans la défense naturelle fournie par les îles, dans les ports nombreux et profonds avec double issue, le moyen de compenser son infériorité et de nuire à l'ennemi par des surprises continuelles.

Il peut être prouvé historiquement, dit-on, que celui qui a voulu dominer l'Adriatique a dû s'emparer de la Dalmatie : c'est ce que firent les Romains contre les Liburniens, les Vénitiens contre les Dalmates, les Anglais contre les Français. Les eaux de la Dalmatie, et Lissa en particulier, sont historiques par les batailles qui y eurent lieu entre Anglais et Français, entre Italiens et Autrichiens. Par conséquent, si nous ne voulons pas être encore sujets dans l'Adriatique, il nous faut prendre possession de la côte dalmate. C'est bien !

Cependant il y a plusieurs choses à objecter, même en reconnaissant que c'est le seul *argument* italien, le seul argument qui reste debout pour les partisans de l'occupation de la Dalmatie.

Nous observerons d'abord que, d'après cet argument, on devrait occuper non seulement la Dalmatie jusqu'à la Narente, mais jusqu'à Cattaro. Cattaro est une forteresse imprenable pour celui qui ne possède le territoire environnant et une flotte ennemie y pourrait trouver un point d'appui formidable. Si on laisse Cattaro aux Serbes, comme le propose le Comité

1. *La Dalmazia e il problema stategico nell' Adriatico*, dans le volume *La Dalmazia*, p. 168.

« Pro Dalmatia » et comme d'ailleurs on sait que la chose va finir, même sans la permission du Comité, le danger d'une flotte qui peut nous contester la domination de l'Adriatique persiste toujours.

La neutralité de l'Adriatique serait beaucoup plus propre à supprimer cet inconvénient, et elle a un précédent historique important dans le traité de Campo-Formio. Neutraliser l'Adriatique, c'est-à-dire en interdire l'entrée à toute flotte, quelle qu'elle soit, empêcher la fortification de n'importe quelle île ou port de la Dalmatie, serait pour nous une bien meilleure garantie que la possession de deux tiers de la Dalmatie, dont Cattaro serait exclu. Cela d'autant plus que, tandis que la neutralisation signifierait pour la Serbie ne pas avoir de flotte, elle signifierait pour nous en avoir une dans la Méditerranée prête à pénétrer dans l'Adriatique, si les hostilités devaient briser le traité. La neutralité signifierait en même temps l'exclusion, dans l'Adriatique, de tout autre flotte et en particulier de la flotte russe, pour laquelle, dès qu'elle aura obtenu la libre entrée dans la Méditerranée, Cattaro deviendrait autrement un point d'appui.

Nous ne nous faisons nullement illusion sur la pérennité de la neutralisation. Tous les pactes sont sujets à révision quand l'équilibre des forces duquel ils sont nés a changé. Nous ne soutenons pas que la Serbie n'aurait pas d'intérêt à briser la neutralité et à entrer par conséquent en lutte avec nous, mais ce serait le jour même, où elle commencerait la lutte pour nous contester la domination de la Dalmatie devenue notre possession. Toutefois, tandis que la neutralisation nous placerait en face d'une Serbie en possession de la Dalmatie, mais sans flotte et, par conséquent, en possession d'une Dalmatie inutile, où il nous serait facile de débarquer, au contraire la conquête de la Dalmatie — pour deux tiers — nous mettrait en face d'une Serbie possédant Cattaro et une flotte qui, avec la flotte russe ou grecque, ne serait pas méprisable. Sans être de profonds stratèges, la première hypothèse nous paraît préférable à la seconde.

Même si l'on ne pouvait pas arriver à la neutralisation, nous observons que, pour les seules raisons stratégiques, nous n'avons nullement besoin de la possession de toute la côte dalmate jusqu'à la Narente. Tout d'abord, nous remarquons que ce qui a décidé de la domination de l'Adriatique a été plutôt que la possession de la Dalmatie, la puissance de la flotte et la valeur des matelots.

En effet, sauf le cas Persano, et chacun connaît le coupable, celui qui a vaincu dans l'Adriatique a été toujours celui qui a cherché à dominer la Dalmatie et non celui qui la possédait. Les Romains vainquirent les Li-

burniens; les Vénitiens Zara; les Génois, les Vénitiens; les Anglais les Français et nous aurions vaincu les Autrichiens si au lieu d'un sot et d'un lâche, nous avions à la tête de notre expédition un homme de courage et d'intelligence [1].

Ceux qui se plaignent de notre position actuelle dans l'Adriatique en face de l'Autriche, ont parfaitement raison; mais nous commençons par observer qu'on a singulièrement grossi le danger des mines, qu'il suffisait, à ce qu'on disait, de lâcher du côté de la Dalmatie, pour qu'elles se dirigeassent infailliblement vers la côte italienne, poussées par des courants d'eaux qu'on prétend exister dans l'Adriatique. Si les mines rendaient la mer innavigable pour nous, elle ne le serait pas moins pour les Autrichiens! Observons en outre que notre position sera bien différente le jour où nous aurons Pola entre nos mains et que nous aurons fortifié Vallona. Alors la valeur de la Dalmatie sera considérablement diminuée. Et qui nous empêche même de prendre des garanties stratégiques par l'occupation de quelques îles, en commençant par Lissa sans toucher aux ports de la Dalmatie? Il est facile d'imaginer que le jour où nous aurons Pola, Lissa et Vallona, on ne pourra rien tenter sur la Dalmatie sans une flotte d'une notable supériorité sur la nôtre. Que ceux qui ont été impressionnés par le raid autrichien du 24 mai 1915, accompli peu d'heures après la déclaration de guerre, et qui se hâtèrent de déclarer que la côte dalmate était nécessaire pour notre sécurité, réfléchissent que si Lissa et Pola étaient dans nos mains ou le raid n'aurait pas été exécuté ou pas un des navires autrichiens ne serait rentré. Cela me semble évident! Qu'on ne confonde donc pas la stratégie avec la lutte nationale. Il n'y a aucune nécessité stratégique à occuper, par exemple, le port de Spalato. Et même les nécessités stratégiques doivent être toujours considérées d'après les avantages ou désavantages d'ordre politique, économique, moral, que les occupations « stratégiques » peuvent amener.

L'occupation de la côte dalmate provoquerait un irrédentisme fervent, l'inimitié du peuple serbe, le malaise moral dans notre pays qui se bat volontiers dans une guerre nationale, mais qui se désabuserait et s'irrite-

1. En septembre 1298, les Génois battirent les Vénitiens; en 1354, la flotte génoise pénètre dans l'Adriatique et incendie Parenzo; en 1379, elle met en fuite à Pola la flotte de Vettor Pisani et bloque la Lagune : en 1380, les Génois sont battus à Chioggia; en 1811, les Anglais battent les Français à Lissa; en 1859, la marine franco-italienne s'empare de Lussinpiccolo et y établit une base navale.

Gellio Cassi : *Il mare Adriatico, sua funzione attraverso i tempi*, 1915.

rait vite en s'apercevant d'avoir été lancé dans une guerre impérialiste, cela d'autant plus qu'au lieu de l'occupation de la côte dalmate, deux autres solutions et meilleures se présentent : celle de la neutralisation de l'Adriatique et celle de la possession stratégique de quelques îles.

Enfin, en hypothèse subordonnée, si, par une sottise que nous ne saurions comment expliquer, les hommes sérieux, tels que se sont montrés jusqu'à présent Salandra et Sonnino, avaient vraiment l'intention d'occuper la Dalmatie, pour des raisons stratégiques, nous demanderions que la Dalmatie reçût une complète autonomie politique, son Parlement, son budget, sa législation, et que l'occupation italienne fût limitée à des forces militaires tenant les points stratégiques. Car il est inadmissible que notre armée et notre marine aient à se battre pour aller soutenir les privilèges, chaque jour plus chancelants d'une minorité bourgeoise, même d'une minorité bourgeoise italienne de langue et de culture.

Les Italiens à libérer

Ce n'est pas que nous nous désintéressons de ces Italiens, qui sont vraiment tels et qui ont lutté pour la défense de leur patrimoine intellectuel. Nous ne voulons pas les abandonner. Tout d'abord nous avons démontré que le seul noyau solide qui méritât la liberté par sa tradition et sa cohésion et qui soit à l'abri de nouvelles incursions slaves, est celui de Zara. Et nous avons aussi démontré pour quelles raisons économiques il est possible de penser à Zara unie à l'Italie, tandis qu'il est absurde de tenir le même raisonnement pour Spalato et pour Sebenico. Nous disons donc que Zara, avec un peu de terre alentour et quelques îles, en première ligne Lissa, doivent être à l'Italie. Sur cette base, nous croyons que les Serbo-Croates se trouveront d'accord avec nous.

Pour les autres petites minorités répandues en Dalmatie, nous demandons deux choses : d'abord des garanties pour leur liberté scolaire et civique d'après le modèle de celles que la Serbie a concédées aux Roumains de la Macédoine, avec le droit pour l'Italie d'allouer des subsides aux écoles et aux initiatives sociales dalmato-italiennes, en outre, nous proposons que l'État serbe s'oblige à acheter les propriétés ou à dédommager pour leur profession ou leur emploi, ceux d'entre ses nouveaux citoyens qui, malgré ces garanties, ne voudraient ou ne pourraient pas vivre dans un

pays devenu tout à fait slave, en les laissant libres d'opter pour la nationalité italienne et d'aller à Zara ou en Italie. Naturellement, de notre côté, nous devrions faire de même pour ceux d'entre les Slovènes et les Croates qui voudraient quitter leurs terres et leur profession dans le nouveau territoire italien. De cette manière, on parviendrait à une unité ethnique plus compacte sans trop d'embarras personnels!

Dalmatie et Libye

Quelques-uns se seront dit que nous nous échauffons trop pour cette Dalmatie. Ceux qui parlent ainsi ne se rappellent plus ou ne se rappellent pas comme nous la campagne libyque de la presse italienne, par laquelle on arriva à convaincre le peuple italien de la bonté de cette entreprise et cela grâce à une foule de documents faux, de fantaisies, de rapports consulaires falsifiés, de correspondances mensongères (Voir : *Come siamo andati in Libia*, par plusieurs auteurs. Librairie de la *Voce* 1914). Nous avons été du nombre restreint de ceux qui eurent le bon sens, l'intelligence et le sang-froid suffisants pour opposer leurs protestations à l'esprit d'exaltation dont beaucoup d'entre nous, et même des meilleurs, furent pris. C'est toujours notre opinion que l'expédition de Libye a été la plus grave erreur de la politique italienne depuis celle de l'Erythrée. Sa conquête ne nous a procuré aucun avantage, ni économique, ni social, ni stratégique, ni diplomatique. Sous certains rapports, par exemple, sous le rapport militaire et diplomatique, elle a mis des obstacles sur notre chemin. Aujourd'hui encore nous devons y tenir immobilisés je ne sais combien de milliers d'hommes, tandis que sur les champs de l'Europe on décide de notre destinée. On a gaspillé en Libye une quantité d'argent, une somme d'énergie qui seraient aujourd'hui bien nécessaires ailleurs.

Mais, même si l'on avait atteint en Libye les buts stratégiques et diplomatiques que nous nous proposions, ce que nous nions absolument, il est certain que le mensonge dont on a entouré le risque et la difficulté de l'entreprise eurent pour effet de désabuser profondément le peuple italien et de le conduire à la réaction, qui atteignit son comble dans la « semaine rouge ».

Or — et non seulement d'une manière vague, mais jusque dans certains détails précis — il nous semble que la méthode avec laquelle est présentée

aujourd'hui au peuple italien la question de la Dalmatie, ressemble, d'une façon dangereuse, à la méthode employée pour lui présenter la question libyenne.

Au moment où la question de la Libye nous occupait, je me souviens d'une lettre du géographe anglais Mac Grégory qui, par un curieux hasard nous mit devant les yeux le nom de la Dalmatie. La « Cyrénaïque, disait-il, ressemble, en pis, à la Dalmatie : c'est une terre désertique, pauvre d'eau et d'humus, peu propre à une population dense », etc., etc. Depuis lors, combien de rapprochements! Pour la Dalmatie aussi, on a invoqué les « nécessités stratégiques »; en Dalmatie aussi, les Croates nous attendent à « bras ouverts »; en Dalmatie aussi, les émigrés apuliens se multiplient comme les oliviers de la Cyrénaïque dans les correspondances de G. Bevione; la Dalmatie aussi représente une bonne affaire pour l'Italie et, sans la Dalmatie nous serions étouffés dans l'Adriatique, comme sans Tripoli, nous étions étouffés dans la Méditerranée.

Nous n'insistons pas. A celui qui serait, à ces propos, emporté d'une colère patriotique, nous observerons que le prototype du patriotisme et de l'irrédentisme, M. Attilio Tamaro, a déjà affirmé que la Dalmatie n'était qu'une colonie et qu'elle devait être traitée comme telle.

Nous nous permettons donc de dire que, sans identifier du tout comme M. Tamaro que nous venons de nommer, la Dalmatie avec une colonie et avec la Libye en particulier, nous sommes très préoccupés de la manière peu exacte dont la réalité sociale et économique et l'avenir de ce pays sont présentés au public italien. Partisans convaincus de la guerre contre l'Autriche, même avant tant d'autres qui, aujourd'hui, se perchent sur l'arbre élevé par nos soins, nous ne désirons pas que le peuple italien qui a voulu cette guerre avec un esprit de sacrifice et d'idéalisme lui faisant honneur, soit conduit à des conquêtes qui n'ont rien à faire, qui contrastent même, avec les principes pour lesquels il s'est levé. L'occupation de la Dalmatie est un acte d'impérialisme et ne peut pas être la conséquence de la guerre nationale. Qu'on parle clair. Si l'on veut entraîner l'Italie sur la voie de l'impérialisme, nous nous y opposerons résolument, et si demain, comme le font prévoir des projets approuvés par la société « Pro Dalmatia », on devait procéder à une politique d'oppression des majorités ou des minorités slaves en Dalmatie ou ailleurs, nous, Italiens, et précisément parce qu'Italiens, parce que nous faisons partie d'un peuple qui a une culture supérieure, nous accourrons au secours de ces majorités et de ces minorités et nous sommes sûrs que toute la démocratie, non gâtée par les

appétits impérialistes nous suivra. Ceux qui pensent conduire l'Italie à Spalato, à Sebenico, à Traù, pour exercer des représailles et des oppressions, ne savent pas qu'avec l'Italie, ils y conduiront des Italiens qui ne permettront pas ces représailles et ces oppressions. Le jour où des Italiens démériteraient du nom d'Italie, ce serait un vrai devoir d'italianité que de s'insurger contre eux.

Florence, 19 juin 1915.

HG.
P9447d
153587
Author Prezzolini, Giuseppe
Title La Dalmatia.
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU